COLLECTION CHRONIQUE

MÉDITATIONS AFRICAINES

FELWINE SARR



MÉMOIRE D'ENCRIER

COLLECTION CHRONIQUE

MÉDITATIONS AFRICAINES

FELWINE SARR



MÉMOIRE D'ENCRIER

MÉDITATIONS AFRICAINES

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 3e trimestre 2012
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
Sarr, Felwine, 1972-
Méditations africaines
(Collection Chronique)
ISBN 978-2-897120-41-2
1. Afrique - Citations, maximes, etc. 2. Sagesse - Citations, maximes, etc. 3. Philosophie africaine. 4. Aphorismes et apophtegmes. I. Titre. II. Collection : Collection Chronique.
PN6089.A37S27 2012 960.02 C2012-941707-6

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Téléc. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Version ePub réalisée par :
www.Amomis.com



MÉDITATIONS AFRICAINES

Felwine Sarr

Préface de
Souleymane Bachir Diagne

Chronique

MÉMOIRE D'ENCRIER

Du même auteur :

Dahij, Paris, Gallimard, coll. « L'Arpenteur », 2009.
105 rue Carnot, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

Dans la même collection :

Les années 80 dans ma vieille Ford, Dany Laferrière
Mémoire de guerrier. La vie de Peteris Zalums, Michel Pruneau
Mémoires de la décolonisation, Max H. Dorsinville
Cartes postales d'Asie, Marie-Julie Gagnon
Une journée haïtienne, Thomas Spear, dir.
Duvalier. La face cachée de Papa Doc, Jean Florival
Aimititau ! Parlons-nous !, Laure Morali, dir.
L'aveugle aux mille destins, Joe Jack
Tout bouge autour de moi, Dany Laferrière
Uashtessiu / Lumière d'automne, Jean Désy et Rita Mestokosho
Rapjazz. Journal d'un paria, Frankétienne
Nous sommes tous des sauvages, José Acquelin et Joséphine Bacon
Les bruits du monde, Laure Morali et Rodney Saint-Éloi, dir.
Dans le ventre du Soudan, Guillaume Lavallée

Préface

Nietzsche attire l'attention sur cette vérité qu'une pensée nous vient quand elle veut et non quand nous voulons. Voilà pourquoi nous ne devrions pas dire « je pense » mais à la rigueur « ça pense ». Et même ça ! Il vient donc des pensées auxquelles alors il faut savoir faire accueil, donner corps, qu'il faut savoir tâter, sentir, faire tourner entre les doigts, regarder sous différents angles, et frapper doucement du marteau musical pour savoir quel parfum elles exhalent, quelle lumière et quel son elles rendent : il faut savoir les éprouver, dans tous les sens du terme. Effectuer ces différentes opérations, cela s'appelle « méditer ». Et méditer, Felwine Sarr s'entend à nous inviter.

Ces pensées peuvent être point d'orgue de la plus banale des expériences, faire irruption dans la paresseuse rêverie. Voici : le narrateur est à Saint-Louis, lisant un livre sur une terrasse d'où le fleuve s'offre à la vue ; un tas de fumier qui ne devrait pas être là et qui dit la crasse, la pauvreté, le laisser-aller, accroche son regard ; et alors arrive, inattendue, cette pensée que « de partout on peut s'élever vers le ciel ». Le propos s'en arrête là mais il continue de faire son chemin en nos têtes de lecteurs. Vient ainsi à l'idée, par exemple, Job sur son tas de fumier : quand tout est réduit à rien, l'esprit, c'est-à-dire la force de croire, regarde encore vers le haut.

Les pensées ou les méditations ici offertes naissent donc parfois à l'occasion de narrations. Certaines d'entre elles sont datées et parlent de faits ou de personnes connus – on voit ainsi passer l'ami écrivain Louis Camara, les collègues de l'université, on voit l'ancien président Abdoulaye Wade faire déguerpir les marchands ambulants de certains quartiers de Dakar pour que rien ne trouble « son »

sommet de l'OCI...On pourrait alors se dire que ces pages proviennent du journal de l'auteur. Il y aurait des raisons de le supposer, de supposer aussi que comme tout journal, elles nous donnent ici une autobiographie fragmentée, souvent interrompue, mais dont le fil court d'une méditation à une autre.

Si on entend par « journal » le genre auquel l'empereur stoïcien Marc-Aurèle a donné ses lettres de noblesse en écrivant ses Pensées pour moi-même, alors oui, il s'agit bien d'un journal. Comme ce César philosophe, Felwine Sarr nous offre ici des pensées qui sont « pour lui-même » et donc pour tout homme « à qui rien de ce qui est humain n'est étranger ». Elles n'ont pas de forme fixe, se présentant comme narration parfois, parfois comme le dessin rapide d'un caractère (un « archétype », dit Felwine, d'un portrait savoureux qu'il croque avec l'humour caustique d'un La Bruyère), le plus souvent comme un aphorisme, un concentré de signification, qui demande au lecteur de s'arrêter, de se réciter ces phrases (elles sont, de temps en temps, de véritables promesses de poèmes), de les ouvrir lentement pour leur faire déployer comme pétales les sens dont elles sont riches. De les faire revenir encore et encore à l'esprit. D'un mot : de les ruminer. C'est encore Nietzsche qui nous enseigne que méditer exige de s'instruire d'abord auprès des vaches de cet art suprême qui est celui de la rumination.

Au contraire donc des Méditations de Descartes, celles que l'on va lire rappellent que penser n'est pas le produit d'un esprit désincarné et au repos mais l'activité d'un corps en mouvement. « Méditer dans l'action » dit justement Felwine Sarr, et il faut entendre ce que dit ce maître en ces arts de faire le corps spirituel de part en part que l'on appelle martiaux. Penser et danser, on s'en souvient, est un rapprochement qu'effectue Nietzsche encore, mais également Léopold Sédar Senghor. Et le lecteur goûtera ici l'omniprésence de la musique, de toutes sortes de musiques, qui ruminera en rythme ces Méditations africaines.

Souleymane Bachir Diagne

Une explosion en tous lieux de l'Univers, partout, simultanément, remplissant tout l'espace. Il fait chaud. Une chaleur inimaginable : 100 milliards de degrés centigrades. Tellement chaud qu'aucune particule de matière ne peut y maintenir sa cohésion. Les particules élémentaires se fuient. Irruption du temps et de l'espace. Vibrations initiales, premières secondes. Attirances, collisions, répulsions, appariements, puis lentement, par agglomération de grumeaux errants, des planètes se forment.



Quelques milliards d'années plus tard, le lac Tchad. Immensité et poésie du lieu, vide et vacuité. Miroitements des premiers cieux dans ces eaux claires. Bourgeonnements, mouvements frêles, amorces, tensions, mouvements ondulatoires en profondeur, bouillonnements, désirs de surgissement, germes de vie organique, surgissement. Un colibri bat des ailes, s'envole et se pose sur un figuier.



Il ressent la vibration initiale et la reproduit en battant des ailes. Toumaï surgit du tertre initial, lève ses bras et les replie : rythmique de l'Univers. La vie humaine éclot. Son pouls bat entre ce crépuscule et cette nuit.



Toumaï se lève promptement du lit, il n'a pas entendu la première sonnerie du réveil. Il lui reste à peine une demi-heure pour être au boulot. Il n'aime pas speeder le matin. Pas le temps de prendre une

douche normale, un bon café, ni de méditer quelques lignes du Shōbōgenzō. En route, il pense à sa famille. Les gamins doivent déjà être à l'école à cette heure-ci. Minta a dû faire des siennes, négocier avec sa mère les vêtements qu'elle voulait mettre, « trop coquette et trop ferme de caractère pour son âge cette gamine », pense-t-il.

Mi hé réta. Ces mots sonnèrent comme un coup de tonnerre dans le cœur de Khady. Elle les avait tant redoutés. Mais au fond d'elle-même, elle préféra entendre cela que le silence éternel d'un départ à la dérobée qu'elle savait inéluctable. Le ciel de sa peine avait commencé à s'édifier lorsque les premiers garçons de l'île avaient atteint les côtes espagnoles sains et saufs, et que quelques mois plus tard, ils inondèrent leurs concessions de téléphones portables et de demandes en mariage. Mame Khady en était déjà à sa deuxième tentative. La première fois, la pirogue l'avait laissé sur l'île. Il avait mis du temps à trouver ses affaires. Khady pressentant le coup les avait cachés. Les gars l'ayant attendu étaient partis sans lui, avant que la marée haute ne retombe. Khady avait d'abord entendu un long sanglot haletant secouer la petite maisonnée en dur, puis le plomb d'un silence amer et réprobateur pendant des semaines et des semaines. Mame Khady errait dans la maison comme un zombie. Il avait dans le regard la lueur de ceux qui sont déjà partis. « Que Dieu te préserve mon enfant, qu'il te mette à l'abri là où aucun mal ne pourra t'atteindre, pars en paix », avait-elle répondu.

Les bégaiements de la pensée et les balbutiements de l'art doivent se vêtir de pudeur et attendre leur mûrissement à l'ombre des regards. Ceci n'est que respect dû aux chefs-d'œuvre artistiques et intellectuels de l'humanité, produits d'une expérience millénaire. L'œuvre belle, forte, arrivée à maturité, se doit d'apparaître au grand

jour et s'offrir à la succion des hommes. Renouveler leur sève, accroître l'élan de la poussée vers le haut. Friedrich descendit de Sils Maria, Sédar offrit ses hosties noires, Saint Simon cacha ses manuscrits, mais ses mots par leur propre force parvinrent aux hommes. Le fruit mûr tombe. Parfois, il fait le bonheur des hommes et des bêtes, parfois il pourrit sous l'ombre de l'arbre et retourne à la terre nourrir la vie.



La lumière de ce mois de juillet fusait dans la pièce. Les grains de poussière, surpris dans leur intimité, émigrèrent vers les régions les plus obscures de la chambre. Deux consciences face à face. Le silence ne parvenait plus à contenir la vérité de leur être. Celle-ci devait éclater, mais les mots ne pouvaient assumer cette charge. Trop lourde pour eux. Trop intransigeante, cette vérité, pour se laisser habiter et travestir par le langage. La maison était devenue le lieu d'une impossible rencontre. Toumaï savait que ce qu'il ressentait profondément, aucune oreille n'était câblée pour l'entendre. La société n'offre pas d'espace à ces mots-là pour se déployer, elle n'accueille que ceux qui la fondent et la pérennisent. Le silence autorise la mauvaise foi. Il permet de feindre de n'avoir pas entendu ce qu'il dit. Au fond, pensa-t-il, personne n'avait jamais compris personne. Dans la plupart des cas une relation réussie n'était qu'un malentendu bien géré. Avec le temps, il en avait fini avec les grandes explications et renoncé à confier aux mots ce que l'existence de l'autre ne pouvait contenir. Peu habitués étions-nous à creuser en nous et à accueillir la réalité dans sa nudité. La vérité aussi est affaire de poids et de structure. La sienne était tissée de fils sombres et clairs, de propositions inconciliables et de paradoxes assumés. Elle n'avait ni la clarté des eaux d'un lac, ni le tranchant d'un couteau haoussa. C'était une demeure aux fondations rocailleuses et à l'architecture complexe. On avait trop prétendu que la vérité était une, qu'elle était harmonie, qu'elle était droite comme une ligne de crête. La sienne était faite d'îlots que ne reliait aucun pont. Savoir toutes les tenir dans le lieu de leurs aspérités, en

assumer les contradictions, voici la dimension à laquelle il avait appris à s'ouvrir. La source vivifiante qui irriguait leur relation s'était obstruée depuis un moment. L'élan vers l'autre était devenu poussif. Tout accueillir ? Certes c'était cela que commandaient les sagesses, mais comment continuer à vivre dans le lieu qui obstruait les sources vives de son être ?



Vendredi 3 octobre. Nous sommes enfin arrivés à Saint-Louis. 11h30, petite pluie. L'île nord, la rue Blanchot, un portail noir, une véranda, des bougainvilliers, de grandes pièces lumineuses. Les enfants y courent, découvrent leur nouvel espace de vie : ils sont heureux. Je sens L. pour l'heure mi-grave, mi-légère, peut-être que c'est la perspective de devoir prochainement élargir les horizons qui mitige ses sentiments.



Quand résonne l'appel du muezzin, ce n'est pas Dieu qui interpelle ; c'est une voix d'homme qui vous invite à la prière ; c'est la tradition, le rituel qui rassure, la communauté qui convoque à heures fixes non pas notre élan vers l'infini, mais la preuve de son existence. Dieu en offrant la vie a offert par la même occasion sa présence à tous, en tous lieux et en tout temps.



Lorsque la joie qui accompagne l'amour ne se fait plus entendre que par intermittence, et qu'il ne reste plus que remords, culpabilité et crainte de quitter ses habitudes, il est temps de se lever et d'émigrer vers une autre région de cet immense pays qu'est l'Amour.



Coupures d'électricité, d'eau, lenteurs administratives, longues queues aux guichets des banques, lenteurs des connexions, etc. Inconvénients, gênes, symptômes du non-développement ou signes d'une organisation sociale déficiente pour certains, certainement. Ces « gênes » induisent un rapport non névrosé aux commodités ; on redécouvre leurs sens et on relativise leur utilité. La patience à laquelle ces « inconvenances » nous forcent, nous modernes, nous invite à une constante *revisitation* de la notion de nécessité. La prévoyance et la parcimonie à laquelle nous convient de fréquentes coupures d'eau sont un remède contre le gaspillage de cette ressource en ces temps de folie furieuse.



On peut habiter le lieu de ses capitulations, s'y sentir bien au chaud. Dans cet *habitus* ne souffle plus le vent froid et sec de la guérilla contre soi-même, ni ne perle la sueur de l'effort de l'auto-gravissement. Refuser la chaleur de cet abri pour une tente trouée que font frissonner les vents et d'où s'entrevoit le ciel étoilé (demeure une option).



Il est des dénouements sans solutions, sans fin entièrement acceptable. Aussi sommes-nous voués à tuer pour vivre, à (s') élaguer pour s'envoler, implacable loi de la vie, cruel lot de notre espèce. Difficile deuil de l'innocence. Difficile acceptation de la nécessité.



Lorsque quelqu'un vous confie à votre corps défendant sa vie, projette sur vous des nécessités psychologiques qui s'enracinent dans l'histoire complexe de sa genèse, de son enfance, de ses névroses obsessionnelles, de celles que lui a transmises son milieu ; lorsque sanglé dans un refus d'envisager la réalité en dehors de ses

propres désirs, l'on vous demande de faire du monde cette maisonnée rêvée, et que vous-même, tributaire de votre histoire et de votre élan, ne pouvez, ni ne devez répondre à cette terrible demande qui faussement porte le nom d'amour, et que malgré tout vous estimez la personne requérante, mais ne pouvez qu'opposer une fin de non-recevoir à ses attentes, terrible peine que celle que l'on éprouve. Peine et refus sont ici nécessaires, un rapport véridique aux choses les exige.



La croissance d'un ficus a ceci d'implacable qu'il passe à travers feuillages ombrageux, lianes et plantes grimpantes ; il fend murs en béton et dalles en marbre. C'est une poussée vers le haut que rien n'arrête : un besoin d'air et de lumière.



Puisque le temps est imparti, en faire le meilleur usage possible, en extraire le meilleur suc, la meilleure semence pour les champs des hommes de demain.



Terrifiante peut devenir la proximité lorsqu'elle ne permet plus de humer un air non vicié, lorsque malgré sa propre photosynthèse l'on n'arrive plus à exhaler un souffle qui rafraîchit ; quand elle ne permet plus de déployer son être ni de grandir à l'abri des bourrasques.



Nécessaire est *la distance de sécurité* en toutes choses. Un espace où circulent les vents, les souffles régénérateurs. Un espace de décontamination. Un espace médian. Se l'aménagent ceux qui aiment leurs prochains sans complaisance, contre eux-mêmes, contre leur tentation de généraliser l'abîme et de collectiviser l'effroi.

Aucune œuvre d'utilité privée et publique ne se conçoit au cœur de la promiscuité. Ceux qui aiment vraiment leurs semblables s'en éloignent parfois des coudées nécessaires, par simple humanité.

Certaines personnes pour exister ont besoin de la force du chaos. Alors, elles créent tourbillons et tempêtes destructrices pour que s'enivrant du sifflement des vents tournoyants, elles puissent momentanément fuir leur détresse.

Maximes pour jours de pluie

Second hexagramme : yin. Terre, mère, principe féminin. Yin est celle qui accueille, qui absorbe, qui accepte, qui offre son sein à tous, en toutes circonstances. Accroître la capacité d'absorption.

Intransigeance : muscles tendus, recommencer à gravir la montagne.

Monolithe, étanche, sans failles, ni fêlures.

Renouer la conversation avec ceux qui cristallisent, s'attacher à la marge.

Parcimonie explosive.

Tout m'est gracieusement donné. Concomitamment. Douleurs et remèdes, poisons et antidotes, épreuves et accroissements corrélatifs, difficiles ensemencements et floraisons radieuses. Je ne puis donc me plaindre.

Quignard a écrit : « La vie entre les femmes et les hommes est un orage perpétuel. L'air entre leurs visages est plus intense – plus

hostile, plus fulgurant – qu'entre les arbres ou les pierres. Parfois, de rares fois, de belles fois, la foudre tombe vraiment, tue vraiment. C'est l'amour ».

Nous sommes coupables du simple fait de ne pas laisser passer la lumière à travers nous. De faire barrage avec notre corps sombre, de ne pas creuser en nous son sillon, de l'absorber tout entière et de n'en réfracter que les ombres. De ne pas en être de bons conducteurs.

Nous sommes coupables d'en bifurquer le trajet, d'en atténuer l'éclat, de priver de sa brûlure tous ses destinataires.

Nous sommes coupables de ne pas répondre à un sourire, d'opposer à un bonjour franc une bougonnerie, d'accueillir le jour nouveau par une humeur massacrante, de ne pas saluer par un cœur léger les rayons du soleil et les pépiements des colibris qui chaque aube font un si long chemin pour que se lève le jour.

Ce faisant, déjà nous œuvrons pour la nuit.

L'ami Alexandre a créé un lieu qu'il a nommé *Autour de la terre.* On s'y engouffre lorsque l'on veut fuir les bruits et la fureur du monde. Canapés, chaises, tables en bois, abat-jours, livres, beaucoup de livres. Un patio qu'ouvrent une fontaine, des feuillages ombrageux et un ciel capricieux. Une belle musique ; tous les meilleurs thés et cafés du monde. Le maître des lieux, boddhisattva au regard malicieux et au sourire bienveillant, a su en faire un havre de paix. Il s'est arrangé pour que l'affaire ne *marche* pas trop. Pour que s'en éloignent esprits agressifs, snobs et branchés. On y prend son temps, on paye quand on peut, on y converse. Le seul lieu dans ce beau pays où les gens se parlent spontanément. L'entremetteur y fait se rencontrer les âmes jumelles, les mains ouvertes et les mains tendues, les utopies et leur terre d'asile. Jamais une parole plus

basse que l'amitié n'y souffle. La géographie du lieu invite à présenter à autrui sa face éclairée, et le maître de céans, de loin, veille à cette fraternité de rigueur.

Ce n'est pas à l'épreuve que nous devons d'être aigris ou lumineux. Son vent rude, effeuillant nos parures et nos masques, nous ôte la jouissance de ces feuillages ombrageux où nous cachions nos âmes (cœurs). Aussi, dans sa demeure, nous nous montrons tels que nous sommes. Impudique amie, l'épreuve ne fait que nous révéler.

La haine est fidélité au ressentiment. Putride est son air. Sa toxicité affecte cœur, tête, poumons, fibres et foie. S'éloigner de son aire d'irradiation. Fuir au plus loin. Sagesse de l'herbe sèche devant le tison crépitant.

Un temps, une conjonction des situations, des êtres et des choses me rendent à moi-même. Fini mes rêves d'exil monastique en quête de paix. Elle est là (elle se montre à moi) la paix, désormais, dans ce bout de terre qu'enlacent deux bras du fleuve Sénégal. Elle a besoin pour apparaître de désencombrement (intérieur). Il faut faire place nette, car dame paix n'aime pas la confusion et n'habite pas les capharnaüms. Le tempo de l'île nord de Saint-Louis ralentit ma hâte née de longues années d'urgence ; halte de mes errances, lieu de mes pérégrinations immobiles, j'y réapprends la lenteur. La température y est presque idéale. Elle affleure celle d'un printemps perpétuel. Je m'y établis, en attendant Naïssan. Non ! Je n'attends plus, le printemps est déjà là. Une université sahélienne qui vit au rythme du pays : grèves d'étudiants, du personnel, profs qui débrayent pour cause de retards de salaires, luttes syndicales pour réformer des grades archaïques, tout ceci me restitue mon temps.

Je peux alors à ma guise pratiquer la voie Shōtōkan, m'asseoir sans but ni esprit de profit en zazen, courir le matin, lire le soir, jouer de la musique, écrire la journée, m'occuper de l'édification de Gnilane et de Fakhane et par l'exemple prêcher à mon frère Youssou : demeurer *in angulo*.

La discipline que j'enseigne à l'université, les anciens l'appelaient oïkonomia. Elle porte bien son nom, c'est ma discipline. Je m'y tiens avec constance et fidélité. À cet exercice, je trouve même parfois quelque bonheur. Peut-être n'est-il pas inutile d'enseigner comment gérer la rareté, allouer les ressources de manière optimale, etc. L'esprit pour s'envoler a besoin d'un tarmac (lisse ou rugueux) pour assurer au corps ses besoins essentiels afin que l'horizon de la vie ne se réduise pas à l'écuelle. De longues années de pratique de la voie, d'errances, m'ont appris les vertus d'une discipline, d'une autodiscipline (celle-ci peut être souple). On ne peut (ni ne doit) tout le temps être à ses inclinations. La floraison d'un arbre est soutenue par la constance du tronc, le jaillissement d'un torrent par celle du rocher. Nous ne sommes pas seulement utiles là où nous nous sentons le mieux, ce serait réduire nos potentialités à nos goûts ; ouvrir tous ses bras, c'est ce que permet toute (auto)discipline.

La promesse voudrait figer le temps, l'écoulement du flux, la vie… Elle souhaite réduire les potentialités infinies de la vie à une (seule) occurrence. Toute promesse est mensonge, même quand elle se réalise.

Tout ceci me révèle ce que je savais déjà, mais que je refusais de voir pleinement, espérant m'être trompé, ne voulant pas faire confiance à mes sens, ou croyant que le temps induirait

changement, métamorphose… Je m'installai alors devant cette toile agréable offerte à la vue d'un adolescent qui refuse d'observer la réalité sans fard, dans sa nudité. De tout ceci, je ne m'offusque plus. J'ai arrêté de vouloir que les choses ou les êtres soient autrement que ce qu'ils sont au moment où ils le sont.



Une cour intérieure aux murs hauts. La voie Shōtōkan peut s'y pratiquer en toute discrétion.



Je compris finalement que ma vie était ici. Sous ces rayons de soleil qui filtraient à travers les feuilles du frangipanier. Le temps sous ce soleil était plus fantasque. Il permettait d'en sentir la brûlure. Une existence faite de donation d'être, sans préavis, ni calcul, me convenait. Choisir la tente sous laquelle on attend le soir, les compagnons avec qui l'on nargue la finitude, les lieux d'où l'on octroie l'asile à la beauté ; le préau sous lequel on affine la qualité et l'intensité de la vibration qui nous relient au pouls du cosmos, la station d'où l'on cultive sa proximité compassionnelle avec tous les êtres, l'espace d'où l'on rythme la saccade de ses rires et le sel de ses larmes. C'était cela choisir sa vie. Point nul de l'errance. S'établir, creuser le sillon, s'enfoncer comme ver dans la terre. Scruter l'abîme. Scruter les ciels.



Scruter l'abîme. Savoir que jamais cette béance ne sera comblée. À peine remplie que cette coupe se vide. Condamnés nous sommes à aller vers autrui, condamnés sommes-nous à rester démunis.



28 novembre 2008. Hier je suis allé à Ndiarème pour le décès du père de mon ami Bassa Sylla. Mahawa Sylla, ancien gendarme, avait réglé son existence comme du papier à musique, jusque dans ses ultimes instants dont il géra tous les aspects. Allant même jusqu'à laisser la somme exacte d'argent nécessaire à l'organisation de ses funérailles, dont il fixa avec une rigueur militaire tous les détails (y compris le menu du jour). Ce faisant, il évita à sa famille les tracasseries logistiques qui souvent s'ajoutent au deuil et le rendent plus difficile. Toute sa vie durant, il s'est tenu avec constance à la tonalité qu'il s'était choisie. Sa famille rapporte que ce monsieur qui n'aimait pas déranger autrui, et qui aidait discrètement beaucoup de personnes autour de lui, avait fixé ses menus journaliers, le montant de sa consommation d'électricité, de téléphone et d'eau qu'il ne dépassait jamais. Il a su ainsi éviter les divers errements, fatras et travers de la société sénégalaise : gaspillages, dépenses de prestige, mondanités épuisantes et stériles, baptêmes et mariages grandiloquents... Sa veuve et ses enfants, témoignant de leur époux et père, sont d'une grande sérénité. La leçon de vie qu'il leur a léguée, faite de courage, de droiture, de bonté et de constance, est grande. Je connais ses enfants, elle a déteint sur eux. L'ainée de la famille, P. Sylla qui l'assista durant ces dernières semaines de vie, raconte paisiblement, avec tendresse et quelques fois humour, diverses anecdotes qui émaillèrent ses derniers instants aux fils exilés qui ont débarqué dès qu'ils ont appris la nouvelle. Une atmosphère de recueillement bienheureuse, qui contraste avec le spectacle souvent désolant qu'offrent les familles (d'ici et d'ailleurs) en de pareilles circonstances, se dégage de ces jours de deuil (ou plutôt de souvenance). Le comportement des siens témoigne que les racines de l'arbre que Mahawa Sylla a planté sont profondes, que ses fruits sont toniques et que son ombre est rafraîchissante. Je rencontre ici ce monsieur que je n'ai connu que quelques jours après sa mort, mais de manière profonde et féconde. La société sénégalaise est réputée pour la force de ses pesanteurs sociales. Voici un homme qui mena sa barque contre vents et marées. Il réussit à être, avoir, et faire ce qu'il voulait être, avoir et faire de sa vie. C'est ainsi que les

Grecs définissaient le bonheur. De tout ceci, je retiens qu'une parcelle de conviction dans la conduite de sa propre vie est une force contre laquelle le monde ne peut rien. Une telle disposition est nécessaire à une vie heureuse.



Les routes dans ce pays sont les lieux où l'on prie le plus. Souhaitez-vous vous sentir vivant ? Prenez-les ! Tous des chauffards ! Celui qui vous emmène, ses voisins conducteurs en face, les ânes, les vaches, les charrettes qui déboulent, les chevreaux, la désinvolture, l'indiscipline et le fatalisme imbécile des piétons fait le reste. Sentiment désolant d'impuissance et de quasi-absence de maîtrise du niveau de risque que l'on prend. Dans ce champ de mines, l'option la moins désastreuse est d'enfourcher son propre char et de le conduire soi-même, slalomer sur la corde raide et ne se fier qu'à ses talents de semeur de la faucheuse.



Mon dieu personnel : mon aspiration à la vérité dans tout acte, toute pensée, tout sentiment.



Tous les matins, l'appel.



Échapper au soi solidifié. Le liquéfier, le gazéifier, le disperser aux mille vents.



L'homme marche vers moi le pas résolu ; il me hèle, je m'arrête. Salutations d'usage. Il ne me connaît pas. C'est un vacataire, dit-il ; il

a passé la journée sur le campus en espérant trouver de quoi ramener à sa famille, le mois est creux et ils n'ont pas encore été payés. Sur le chemin, je m'interroge. Aurais-je agi ainsi à sa place ? Certainement pas ! Mais finalement, il me semble que la *dignité* est un vêtement superflu quand on manque de l'essentiel, du minimum vital. La première des dignités n'est-elle pas de se nourrir ? Est-ce un acte indigne que de dire à autrui : « aide-moi à m'abreuver à la source de la vie » ? Ce matin, le même individu avait tenté de m'arrêter. J'étais en voiture et je ne me suis pas arrêté. En fin de journée, j'ai consenti à l'écouter et me voilà embarqué dans son histoire avec comme seule alternative être solidaire ou pas. La parole, l'écoute, le langage, engagent et lient. Parler, écouter, répondre à un regard, c'est déjà être solidaire.



Dimanche matin. Journée claire. Les mots sont en attente dans une gare de triage. Le sentiment qu'ils souhaitent exprimer est déjà là, présent, brut, mais indicible. La séduction d'une page blanche et la ruse d'un texte qui dit leur absence échouent à les faire advenir. Habiter une présence pure non médiatisée, telle est la leçon d'aujourd'hui.



Corniche. Rive gauche de l'île au-delà du pont Faidherbe. Une digue prolonge le chemin qui longe le fleuve. Un nouveau quartier s'y édifie peu à peu. Les décharges sont encore là et polluent les abords du fleuve. Au bout d'un sentier chaotique de latérite qu'évitent les taxis, s'élève une grande bâtisse rouge ocre. Khabane y vit avec son épouse Soukaïna et ses enfants. Il a été le premier à s'établir ici, me dit-il. On le prenait pour un fou. Nous montons au premier et je m'installe sur la terrasse un livre à la main, dans un décor improbable. En face de moi la majesté du fleuve Sénégal, sur ma gauche des monticules de déchets sur lesquels jouent des gamins. 16h15 de l'après-midi dans ce coin du monde, un soleil

franc irradie une chaleur qu'adoucissent les eaux. Khabane et Fakhane sont dans la pièce d'à côté. Le maître avec soin, patience, exigence et ardeur transmet au disciple le secret des exercices qui délient les doigts et des notes qui perforent les âmes. Un air de Beethoven tantôt allègre (le maître joue) tantôt chancelant (l'élève s'y essaye) s'échappe de ce lieu de la voie. En jetant un œil sur le tas d'immondices trônant à ma gauche, je me dis que, décidément, de partout, on peut s'élever vers le ciel.



Il y a deux mois, cela faisait à peine quelques jours que je venais de débarquer sur l'île, j'entendis obscurément parler d'une manifestation autour de Julien Gracq. On parle de Julien Gracq ici ? m'étais-je demandé. Je me rendis à la conférence au CRDS à la pointe sud de l'île. Devant un parterre clairsemé, mais extrêmement attentif, Boubacar Camara nous gratifia d'une excellente conférence sur la vie et l'œuvre de Gracq. C'est à cette occasion que je rencontrai Louis Camara, écrivain, Saint-Louisien, qui obtint le grand prix du Président de la République pour les Lettres en 1996, passionné de mythologie yorouba et qui, à mon grand bonheur, habite à quelques mètres de chez moi, dans la rue d'à côté. Quelques jours plus tard, Louis Camara m'emmena à Diamaguène, un quartier populaire de la ville, dans un centre culturel africain, assister à une réunion du cercle des poètes et écrivains de Saint-Louis. Ces derniers étaient en pleine préparation de la première foire internationale du livre se tenant dans ce coin du continent. Mon œil neuf fut d'emblée frappé par le délabrement de cette maison de la culture : saleté, poussière, vieilleries… « Malgré l'indigence des moyens, ils pourraient quand même ranger, épousseter » avais-je pensé. La réunion se tenait dans la pièce qui faisait office de bibliothèque au milieu des toiles d'araignées et des livres poussiéreux en souffrance. Autour de la table, des écrivains, poètes et philosophes de Saint-Louis. Certains étaient venus à pied, d'autres en stop ; les temps étaient durs et ils le demeuraient. Les débats étaient passionnés, sans concessions, parfois vifs. Tous les

détails de l'organisation étaient pensés, prévus, anticipés, ré-anticipés. Au bout d'une heure, j'oubliai la saleté et l'état de délabrement du lieu. La pièce était éclairée par la passion vive et pure de ces hommes profondément épris de culture, qui mettaient toute leur âme à organiser ce salon du livre. Je compris que l'affaire était financée par une ONG du Nord qui avait obtenu des financements de bailleurs de fonds et qui leur avait laissé des miettes pour organiser cette manifestation ici, sur Saint-Louis. Encore un marché de dupe, avais-je pensé. Ces hommes en tout cas ne l'étaient pas ; leur préoccupation était tout simplement autre. Je sortis de cette réunion rasséréné et régénéré par leur foi.



Ici les gamins ont une joyeuse liberté de circulation : ils jouent dans la rue, gambadent et courent partout, la surveillance des parents est une corde lâche. Dès trois ans, on les envoie à la boutique, on les laisse aller à l'école seuls, se mouvoir dans la foule, s'habituer au chaos du dehors et apprendre à en éviter les pièges. Cela fait des mômes dégourdis et débrouillards. Des fois, cette liberté ils la payent à prix d'or. Le petit voisin d'à côté, Ablaye, quatre ans, avait l'habitude de faire à pied le trajet Sor-l'île nord sans que personne ne s'en inquiète. Après plusieurs fugues, tout le monde était habitué à le voir disparaître pendant quelque temps, puis réapparaître. Il préférait vivre chez son père, avec ses frères. Il a disparu depuis trois jours. Au début on a cru à une fugue. On vient de le retrouver mort dans une fosse septique. Il y est, semble-t-il, tombé accidentellement.



Venelle de l'écu Bellebat. Un brin de campagne enclavé dans la ville. Les bruits y arrivent étouffés, filtrés par un pâté de maisons fleuries qui jalousement veille sur sa tranquillité. Fred et Pascale y habitent dans une maison avec un jardin. La porte de derrière, à la poignée montée à l'envers, reste constamment ouverte. Celle de devant

aussi. Ils sont comme ces personnages de Cabrel dont il prie le ciel *que l'on soit comme eux* : « rien que de la lisse surface que du collant double face, ni double fond, ni double jeu ». Une amitié, une simplicité et une complicité sans failles semblent les lier. Leur générosité a la qualité de la discrétion non feinte. Jamais un acte ostensible chez ces donneurs de soi sans préavis ni calcul. Une constance non poussive dans la bonté et l'élan vers l'Autre. La grâce d'avoir de telles personnes dans son entourage est de nous aider à refermer les portes de notre auto-complaisance. Leur tranquille être-là nous indique avec légèreté la distance qu'il nous faut parcourir.



5 décembre 2008. Ce matin vers 9h, L. est partie sereine et apaisée vers d'autres horizons. Tournant ainsi la page de treize ans de lumières et d'ombres, d'un difficile accouchement, de soi et des tours de vanniers qui tissent la relation à autrui. Je suis reconnaissant aux Orishas de ce long compagnonnage et des leçons de vie de cette marche à deux, trois et quatre. Les *Upanishads* enseignent : « Connais-toi toi-même », mais on ne peut se connaître que dans la relation à autrui. Elle me confie la meilleure part d'elle-même et derrière elle j'espère, tourments et eaux tumultueuses. Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu cette lueur en elle. Aimer c'est aussi délier, distendre, déharnacher. Un jour nouveau se lève.



Naïssan naquit un 6 décembre. Naïssan c'est le premier mois du printemps dans le calendrier syriaque. Aragon l'évoque dans *Le Fou d'Elsa* au cœur des faubourgs d'Albaïcin, de Grenade la belle, de l'Alhambra et des lâchetés de Boabdil. Il y a longtemps que je t'attends, *Il y a longtemps que je t'aime*... désormais tu es là. Je retrouve aujourd'hui après une longue décade de l'espace, de l'air, que dans ma fatigue j'avais concédé à des songes qui m'étaient étrangers. Un nœud se desserre et ma gorge longtemps meurtrie

balbutie encore, peine à retrouver son amplitude, son souffle d'antan. Ne plus être sous le joug d'aucun diktat, fut-ce de celui de la plus belle des promesses, telle est depuis quelques mois ma calme résolution.

La maison est vide. Fakhane est parti à l'école, Youssou a emmené Gnilane se tresser chez ma tante Bintou pour la fête de tabaski, et Ndèye la dame qui nous fait à manger n'est pas encore arrivée. La rue Blanchot, récemment renommée avec tambours et trompettes rue André Guillabert, est dans une langueur morne et sèche. À cette heure, elle bruit de sa rumeur sourde et de sa frêle clameur des jours non ouvrés. Je mets Bassaï à fond dans la pièce et décide de prendre une douche. Je laisse la porte de la salle de bain entrebâillée. Autrui, celui qui peut faire naître la honte, est absent. Je barbote paisiblement en écoutant cette musique que je trouve belle ; celle d'un printemps retrouvé et que résolument l'on a décidé de ne plus quitter.

Avoir longtemps marché en groupe m'a appris que mon pas n'était jamais plus assuré (ma main plus ouverte) que lorsque je marchais seul, au milieu de la paix claire des belles allées de Naïssan.

Mon paradis, c'est une porte-fenêtre entrebâillée qui donne sur une véranda couverte par l'ombre bienfaisante de bougainvilliers ; ce sont des rayons du soleil qui lézardent et strient les arcanes d'une balustrade noire. C'est un temps retrouvé, une machine sociale qui relâche son étreinte, un plongeon entre les mailles lâches de ses filets. Je feuillette Prajnanpad, *Le banquet*, essaye de lire, rien n'y fait, l'esprit n'y est pas. Je consens à cet état et dépose les livres. Ne plus aller vers la sagesse, la paix, la joie où que sais-je encore comme un forçat. *Accords parfaits* de Django Reinhardt et voilà l'âme qui danse le sama. Intégration progressive des différentes couches de la psyché. Rassemblement des aires du cerveau et de toutes les cellules du corps en un seul cœur qui bat. Préparation tranquille du concert de ce soir : composition du set, vérification des

cordes de rechange, minidisques vierges pour enregistrer… Travail de calme intérieur et d'effacement de soi pour que la musique jaillisse d'une source plus lointaine que soi-même. La répétition de musique n'est qu'une longue préparation à la transparence. Il faut que le corps, les cordes vocales, le souffle, les instruments soient prêts à laisser passer l'énergie primordiale avec le minimum de pertes durant ce transfert qui irradie l'être. Aujourd'hui, je baptise le n° 238 rue Blanchot, *daraay samadhi* (l'école de l'éveil).



Une fois sorti, je n'arrive plus à entrer dans la boîte étroite d'une culture et de ses certitudes.



Le manque de moyens oblige à faire beaucoup avec peu. Se révèlent talents et qualités d'être, capacités endormies et vertus ancrées. L'abondance autorise momentanément l'incurie, la dispersion ; défauts, manques et failles profondes ainsi que leurs néfastes effets, sous ce manteau, mettent plus de temps à apparaître. Seule la parcimonie est explosive. Souvenons-nous de l'atome.



La paix (liberté) fut initialement donnée, des flibustiers la confisquèrent. Désormais, toute liberté (paix) est une reconquête.



La relation à autrui est le lieu de la quête de Dieu et l'unique lieu de l'accomplissement de cette quête. Ne pas quêter, être-là, pleinement présent, ici et maintenant, évite cependant de longs détours.



Au cœur de la prière, le désir s'annihile et la demande s'effondre. Tombe ainsi l'ultime voile qui entravait la communion avec le tout.



L'avant du temps. Formule paradoxale.



La matière dont nous sommes faits ne représente qu'une infime partie des éléments constituants l'Univers. Notre absence n'aurait pas changé grand-chose à la marche du cosmos, semble-t-il...

Peut-être lui aurait-il manqué une conscience éveillée ?



Dieu, par humilité, a créé le monde de telle sorte que l'on puisse l'expliquer sans lui.



Offrir aux mortels un séjour plus stable et plus durable qu'eux-mêmes, voici la mission d'une œuvre.



Comme l'Univers, après avoir été chaud, nous nous refroidissons au cours du temps. La lumière mit du temps à s'échapper du gouffre et à nous parvenir : 380 000 ans d'opacité. Malgré son long périple, elle n'éclaire que 0,5 % de la masse de l'Univers. Elle mettra également du temps à nous illuminer de l'intérieur.



Une explosion fit naître le temps (semble-t-il). Avant le temps, avant l'origine, avant la création : aporie. Abîme de la pensée et de toute

représentation, car le temps n'existait pas avant cet instant sans avant.



Le temps : toile de fond qui s'écoule même lorsqu'il ne se passe rien, ou succession des événements ? En l'absence d'événements qui se soient déroulés et passés, pourrait-on parler de passé ? Temps : présent perpétuel, durée, intensité, compénétration ?



Nous sommes des marginaux constitués d'éléments minoritaires de l'Univers. Nous habitons la banlieue d'une galaxie perdue parmi les amas de galaxies d'un univers dont nous ne connaissons pas la limite. Et pourtant, nous sommes là, conscients du Tout.



Je rêve de la paix silencieuse des neiges du Kilimandjaro, de matins calmes et de soleils immobiles.



J'habite le sommet d'une montagne souple qui sous mes pas s'affaisse et rebondit, Pic Uhuru qui sous mes doigts se tend et se raidit.



Inlassablement, vers les équinoxes je marche.



La première fois que j'ai rencontré ce monsieur, j'ai tout de suite été frappé par son orgueil : il arborait un égo spiritualisé qu'il

contemplait, un peu satisfait de lui-même. Il avait au milieu du front la croûte noire de ceux qui passent des heures le front au sol en prière. Il paraît même que certains forcent un peu la dose, frottent et frottent encore pour avoir ce signe distinctif de piété. Il avait renoncé, racontait-il, à une carrière brillante dans les lambris du pouvoir et à une vie de jet setter ; tout jeté par-dessus bord pour se consacrer exclusivement à Dieu. Sa manière de narrer son bûcher des vanités était flamboyante. Les flammes de l'autodafé de ses désirs terrestres crépitaient dans son récit. Il avait même arrêté de travailler, confiant sa subsistance, comme les oiseaux qui ne sèment ni ne récoltent, à Dieu. Dieu ici avait le visage d'une épouse qui s'éreintait à plusieurs boulots pour faire vivre la petite famille.

Quelque chose avait vite cloché dans ce beau tableau de famille pieuse, modèle : un frère que l'on évoquait à peine entra furtivement puis s'éclipsa. Plaie honteuse, il avait contrevenu à la discipline familiale, refusé disait-on les valeurs qu'on voulait lui inculquer. Ce monsieur est un archétype, on en trouve des prototypes dans toutes les cultures, surtout sous tous les cieux où le pharisianisme (qui souvent s'ignore) prospère.

Progressivement de ma prière j'élimine la peur.

Je n'aime rien autant chez une personne que la bonté. Quand éprouverais-je de la tendresse pour ses défauts ? (Peut-être, le jour où j'aurai irrémédiablement curé les miens.)

Petit à petit, de la prière, j'ôte la prière, afin que seule demeure la présence.



Aucune promesse ne peut contenir la vie en son sein. Celle-ci, inexorablement, déborde.



Souvent ça commence par un murmure. Une voix confuse, obscurément intérieure, se fait désir de langage dans un embryon d'onomatopées. La porte juste repoussée d'une béance se remet à bâiller. Un baume fond, une cicatrice se refait plaie.



Les textes sacrés n'épuisent pas la révélation. Embourbée, solidifiée, altérée, déviée, dévoyée, elle se fraie d'autres chemins. Chez certains poètes, écrivains, artistes, visionnaires, elle flue toujours.



Ce matin, je voulus visiter *La lumière du monde* de Bobin et *Le livre de la méditation et de la vie* de Krishnamurti. Je m'apprêtais à aller fouiller dans les piles de livres posées à même le sol dans la pièce, lorsque levant le regard, je les trouve l'un sur l'autre, au-dessus d'une pile de livres, m'observant avec un sourire en coin l'air de dire : « nous t'attendions, enfin tu te pointes, ce n'est pas trop tôt dis donc! »



Savoir attendre le moment fécond d'une rencontre.



Appel du muezzin : cadence sociale de la religiosité. Appel de l'âme, rythme propre du recueillement, temps méditatif choisi : moment qui s'origine en soi.



L'amour ne s'apprend qu'en son absence.



Épouser le manque qui seul irrigue l'amour.



Mes frères sénégalais ont un ego très fort. Ceci fait d'eux de redoutables compétiteurs. Jeunes, la plante des pieds encore frêle, craignant que le sol ne se dérobe sous eux, le groupe leur apprend à construire un édifice en briques contre les vents et la pluie. S'affirmer pour exister, c'est la règle. Pour brider l'angoisse de l'inconsistance, ils affermissent le ton et le pas, sculptent la pointe acérée de leurs désirs. Pour cette entreprise de tous les bois ils font feu : généalogies, héritages, forces et fiertés sont convoqués.

À l'âge pubère ceci peut se comprendre. Ces stratagèmes sont nécessaires à la survie, à une première phase de croissance : vaincre les périls de la nature, dépasser le monde minéral et végétal, dresser la tête au-dessus des épis de mil.

Le monde en est hélas toujours à ce premier âge. L'ego du monde : sa puissance technologique, sa force nucléaire…

Mais plus tard pour s'envoler, dans un second âge, il est nécessaire de défaire cette forteresse et d'ouvrir des couloirs d'air, de tomber les armures et de déposer les armes, ce que seule la vraie force peut réaliser. Les Tibétains, bien qu'ils fussent de grands guerriers, renoncèrent à la guerre pour une dimension plus haute de leur être : l'éveil.



Humeurs maussades, tiédeurs, pâleurs, ressentis aigres, rancœurs ne sont parfois qu'un trop plein d'eaux usées non évacuées. Courez, débouchez les pores, suez, et évacuez ce trop-plein d'urée, tout comme par magie se résout. Il n'est point besoin pour cela de sutras ni de mantras.



Courir à l'aube en direction de pointe nord, pointe sud, briser les vents, est un chemin d'éveil.



L'absolu ne s'exprime dans aucune langue. Celle-ci ne pouvant que l'approcher. Toute langue, aussi belle soit-elle, est déficitaire, lacunaire, finie. La rencontre de l'absolu est synonyme d'arrêt du discours. Édicter, énumérer une qualité de l'absolu, c'est le limiter.



Chapitre « La lune » : litanies de menaces contre l'homme oublieux. Rappels des châtiments infligés aux peuples anciens prévaricateurs. Pluie torrentielle contre le peuple de Noé, vent violent et glacial contre les Aad, cri contre les Tamud, ouragan contre le peuple de Lot, excepté sa famille sauvée à l'aube pour sa bienfaisance. À l'entame, le constat est dressé que les hommes traitent de mensonge toute révélation, ne suivent que leurs propres impulsions ; que s'ils voient un prodige s'en détournent et disent que ceci n'est que magie manifeste, que les avertissements ne leur servent à rien, que l'Heure est proche.

« Ce jour-là, regards baissés, les négateurs sortiront des tombes comme des sauterelles éparpillées, courant le cou tendu vers

l'appeleur ». « On trainera les prévaricateurs dans le feu par leurs visages et on leur dira : "goûtez […] à la chaleur brulante de l'enfer" »

Ces menaces sont faites pour que l'homme prenne peur et évite le mal. Nous aurions souhaité que ce procédé soit pour un temps révolu, celui de l'enfance de la conscience humaine, où la menace de la trique était nécessaire pour que l'homme agisse bien ; que la peur du châtiment ne soit plus le moteur de la bonne action. Comme le dit Denis Vasse, que la loi ne soit plus la médiatrice entre le oui et le non, qu'elle renonce à être l'expression définitive et globale de l'homme et qu'elle renvoie à l'inexprimable vérité de l'être, que la lettre de la loi ne dispense point l'homme du questionnement perpétuel sur son agir.

« Les pieux seront dans des jardins et parmi des ruisseaux dans un séjour de vérité, auprès d'un souverain omnipotent. »

Heureusement, après vient le chapitre « le miséricordieux » : consolation pour les effrayés ? Mais enfin, qui m'octroie sa miséricorde m'aura auparavant fait ployer sous le fardeau de la faute et de la culpabilité.



À la question de l'homme, seul l'homme peut répondre.



Toute réponse définitive à la question de l'homme est totalitaire.



Ce corps que je vêts, nourris, sculpte, soigne, caresse, retournera à la terre. Il sera outragé par les termites. C'est pourquoi je le vêts, nourris, soigne, sculpte, et caresse.



Nul ne connaît son heure (sauf quelques-uns). C'est ce qui rend l'aventure (le voyage) unique, singulière, déterminante à chaque instant.

C'est comme lorsque l'on construit sa demeure et que l'on n'est pas sûr de la finir et d'y habiter, alors chaque pierre posée devient sa propre fin, l'acte de construire, son propre but (sa propre justification).



La mort d'un être proche ouvre une brèche dans notre sensibilité. Nous réapparaît la fragilité fondamentale des choses. Le tremblement essentiel de la vie se fait plus vibrant. Cet état soudain de grande réceptivité est une source inépuisable d'enseignement.

Hélas, petit à petit le quotidien émousse cette sensibilité ravivée aux choses et aux êtres, il referme cette fente qui momentanément avait élargi notre vision.



Le cœur est supérieur à la litanie.



Lorsque Dieu vient vers nous, il ne descend pas du ciel sur son cheval ailé. C'est par des choses simples et menues qu'il apparaît. Une rencontre impromptue, un père qui tresse une natte à sa fille, Gnilane qui joue dans tout Boussoura, une brise soudaine en pleine canicule… Il se manifeste sous les multiples avatars de la relation aux êtres et aux choses.



Vague haute, absolue, sur une mer changeante.



Quelle est ma pratique ? Celle de l'unité avec le tout. Unité du corps, de l'esprit et de l'âme avec le cosmos dont il est issu. L'accord au cours des choses. L'identité avec le Soi suprême. L'Union totale de l'homme avec le cosmos dont il est l'œil vivant, la conscience contemplative. La fusion de l'homme (celui à travers qui l'Univers se contemple) avec le Tout, avec la Réalité qui est une. Certains l'appellent Fana, d'autres Tao, d'autres Maha Yoga, d'autres à l'extrême pointe de cette pratique refusent même de nommer cette voie, car nommer c'est déjà séparer ; pour qui cherche l'unité, c'est ralentir la progression sur le rayon qui mène au centre. Ceux qui cheminent sur divers rayons menant au centre, sont plus rapprochés entre eux que ceux qui, se trouvant encore à la périphérie (circonférence du cercle), débattent des formes extérieures, se divisent, tournent en rond au lieu d'entreprendre la plongée, car qui veut connaître la nature de l'eau ne reste pas sur le ponton.

Une telle pratique lorsqu'elle se veut authentique transcende les formes et surtout ne se conçoit plus au cœur de la grégarité.



L'humanité est ma culture, la Réalité une et universelle ma foi, mieux, une évidence qu'il faut parfois du temps pour rencontrer.



D'abord creuser obstinément en un endroit pour trouver de l'eau. Une fois la source découverte, jeter la pelle, y plonger, ne plus nager, s'y noyer.



N'enseigner que ce qui a été profondément réalisé. À ce moment-là, les choses se détachent, transmigrent, et par imprégnation, se

transmettent d'elles-mêmes. Seule enseigne véritablement la présence.

Cette sensibilité, c'est l'Everest. Personne, *vraiment personne* n'est à sa hauteur. Elle condamne irrémédiablement à la blanche solitude.

Nyoze : « ainsi, exactement ainsi » est supérieur à amen : « ainsi soit-il ».

Avec le temps est la seule chanson sur l'impermanence que je connaisse. Certains considèrent *Ne me quitte pas* comme la meilleure chanson française. Le talentueux Brel, comme Lamartine, y supplie le temps de l'amour de ne pas passer. Cette belle chanson sangle sa poésie dans le refus d'accepter le cours changeant des choses, appelle de ses vœux un retour forcé de l'amour sur des *terres brûlées donnant plus de blé qu'un meilleur avril*. Le pathétique touche à son comble lorsqu'il supplie l'être aimé de le laisser *devenir l'ombre de son ombre, l'ombre de sa voix, l'ombre de son chien*. Léo ferré, quant à lui, dans une sagesse quasi orientale, héraclitéenne, accepte le cours des choses, mieux il s'y accorde : « Avec le temps, avec le temps va, tout s'en va, on oublie le visage et l'on oublie la voix, le cœur quand ça bat plus c'est pas la peine d'aller chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien... »

En 1951, Mamaa Saliou déménage la famille de Mbine Samba à Boussoura. Il fut le premier à s'établir dans ce quartier de Niodior qui s'appelle aujourd'hui O Diongola et qui, à l'époque, était encore une brousse revêche. Une dizaine d'années plus tôt, il partit chercher

son grand frère Maama Lang à Médina Sangako pour le ramener d'un trop long exil. Maama Lang fut un redoutable lutteur. Il resta trois ans sans que son dos ne touchât le sol. Indéracinable comme un baobab de Yong-Yong, vers la fin de son règne, raconte-t-on, il marchait avec un pagne noir sur l'épaule promis à qui le terrasserait. Une blessure au pied (un sort jeté, semble-t-il, par un autre lutteur), soignée en vain, l'obligea à apprendre un métier que l'on fait assis : il deviendra forgeron malgré son ascendance Guelwar. On le surnommera Maama Lang Tafa (le forgeron). Maama Baack, jeune frère de Mama Saliou, sera également rapatrié de Bakalar un petit village sur l'autre rive du fleuve Gambie (d'où l'on voit Banjul), en 1953 par Maama Saliou. Maama Rassoul, le père de Maama Ami, était charpentier. Il confectionnait de grandes pirogues, l'une d'elles se nommait *Ri Gambetta*, du nom de cette grande avenue de Dakar, une autre, *Alzérie.* Long compagnonnage de Maama Rassoul avec Thierno Sylla, marabout habitant dans le Fogny. Ce dernier, après lui avoir prédit les jours à venir, lui prescrira de donner à sa fille le prénom d'Aminata. Maama Ami eut quatre enfants qui survécurent. L'ainée, ma tante Mariama Sarr, son premier fils, mon père Mamadou Lamine dit Doudou Kaolack, suivra ma tante Binta. Trois fils de Maama Ami décédèrent avant la naissance de mon oncle Amadou, son dernier enfant : Ibrahima, Rassoul, Yahya. Fatou Ndour, la mère de Maama Ami, fut tuée par la foudre. Elle arrive dans la pièce, s'assied sur le lit, détache la première lanière du pagne avec lequel elle porte son bébé, et la foudre s'abat sur elle, la tue ainsi que le petit qu'elle porte sur son dos. Maama Abdou Karim, le frère du bébé qu'elle portait, assiste à la scène et survit.

Tout est parfait ou presque. Temps, brise marine, rythme adéquat, accord avec la nature, celle qui est toujours en train de naître. Jeux d'enfants, hennissements de chevaux, barrissement d'ânes, brise dans les ramures des cocotiers, crissements de pas sur les coquillages. Quelques moustiques veulent gâcher la fête. Non, enfin

grâce à eux, les chambres s'embellissent de belles mousselines de gaze blanches.

12 août 2009, 7h30. Fakhane et moi courrons vers Yong-Yong, l'amas coquillier de Wourrour, en longeant jardins et vergers. Kiyons, katas. Course fractionnée au retour. Après plus d'un mois à Niodior à lutter tous les jours, toute la journée, avec les gamins de son âge, à enfourcher des ânes, à aller chercher du bois mort, à se baigner à Kooko et Moûssa Diagne, Fakhane est devenu un jeune niominka endurant.

Connaissance, reconnaissance, renouer les liens, reconnaître les siens, apparier les visages et les noms, reconstruire les fils de son histoire, déterrer les pans manquants. Contrairement à ce que je pensais, j'apprends que je suis né à Mbine Ndiaye et non pas à Boussoura. Vers l'aube, ma mère et Maama Ami quittèrent Boussoura pour aller voir la matrone Maama Binta Cissé qui prédit que j'allais naître vers le lever du jour. Elles préférèrent au lieu de revenir sur Boussoura, attendre ce moment à Mbine Ndiaye, la maison natale de ma mère étant plus proche de la demeure de la matrone.

Maama Secko, mon petit père, me raconte l'histoire des cocotiers : à qui ils appartiennent, en quelle année et à quelle occasion ils ont été plantés là.

À l'âge où l'on doit être fort, les jeunes niodiorois sont tous forts. À l'âge on l'on devra être sage, le seront-ils ?

L'ami Hubert Haddad a écrit : « nul expérience ne sert jamais, nous sommes toujours neufs devant l'erreur ». Cette phrase m'a longtemps désespéré. Le désir de tirer profit des errements passés, de capitaliser l'expérience vécue en sagesse et d'éviter à nouveau

les mêmes gouffres m'habitait. À quoi servent alors les jours qui passent si l'on n'apprend rien d'eux ?

Il me semble finalement que chaque expérience nouvelle porte en elle son inédit, son message, son enseignement, sa propre lumière qui éclaire sa clairière à midi, comme ces lueurs de feux follets au-dessus des tanns sur le chemin de Djilor ; que la vérité d'un moment chasse inexorablement celle d'un instant précédent.

Le chemin du retour, Shohravardi, Junayd, Avalokiteshvara, l'ont emprunté. Mandela revenant d'une lutte harassante et exaltante pour la liberté et devant désormais affronter les trivialités du quotidien. Le Nabi descendant du mont Hira, Gautama quittant l'ombre de l'arbre de la Boddhi, Moïse revenant du Sinaï…

Ceux qui pour un temps ont connu l'acmé, ceux qui redescendent des Himalaya de l'extase, de l'amour et de la beauté, ceux qui prennent la vague en reflux savent que le chemin du retour est parsemé d'embûches ; qu'ils ne pourront en progressant sur le rayon, éviter les champs de ruines infestés de ronces vénéneuses.

Tout dans ce monde-ci (à cet étage de la réalité) est soumis à la loi de la thermodynamique. Il n'est rien qui ne connaisse un jour sa propre dégénérescence. Point de vérité qui ne pourrisse (un jour). De la station suprême, tout peut être ravagé à tel point que rien ne reste, même pas une mie de pain pour un moineau qui passerait pas là, et qui dans son bec emporterait la saveur d'un temps béni, goûtant sa nostalgie. L'ombre du paradis parfois nous ravit au point que nous la prenions pour la proie.

Il ne nous a été donné que d'entrevoir, de parfois si grandement entrevoir que nous pensons la porte ouverte, que nous nous croyons au cœur du jardin, là où tous les fleuves prennent leur source, hélas, la porte demeurera toujours étroite.



Désormais nous aimerons, mais sans nous dépersonnaliser. Nous aimerons, mais n'attendrons plus tout de l'amour ; pis, nous n'attendrons plus rien de l'amour que de lui-même. Oh Non ! Nous aimerons, mais n'attendrons rien, car aimer est le terme du chemin. Aimer hâte la venue de Dieu.



Ayant senti le parfum du royaume (nous les exilés), nous nous sommes mis en route.

Puisque la perfection comme l'unité est sans addition, puisque rien ne peut être ajouté à l'Insurpassable, à l'Infini du Paradis, n'y entrent que ceux qui ne sont rien (ne peut entrer à apirideiza que rien). L'égo qui ne sait que s'ajouter, agglomérer à soi, être et persister, ne peut y accéder.



Les ombres ne sont qu'en nous, c'est nous qui en marchant les portons, les déplaçons, les propageons. Seule œuvre qui vaille, celle de les dissoudre ; seul métier, celui de mangeur d'ombres.



Combler l'incomplétude ou l'apprivoiser afin que la paix ne soit plus une accalmie.



Il est plus qu'urgent que l'on me tende une main, du bout d'une chaîne de grâce.



Les méditations s’arrêtent ici. Pour le moment. Ici, à Lausanne, loin des terres africaines. J’y signe le point ou l’étire à l’infini. En tout cas, j’y expérimente encore et toujours un versant de la thermodynamique relationnelle.

JOURNAL DE MES PAS HÂTÉS

24 mars 2007. Zazen au dojo de Notre Dame de la Recouvrance.

Le zen c'est coïncider avec ce qui est. Être à ce qui est sans la séparation de l'égo, du mental. Il existe des enseignements incomplets : ce qui est bien, ce qui est mal, etc. Le cheval a besoin de fouet et de récompenses pour suivre une voie balisée. Le zen est un enseignement complet, radical, il va directement au bout du mât. Là où on ne peut plus faire un pas au-delà. Libération. Là où l'égo ne peut plus saisir. Ne pas tenter d'obtenir l'éveil avec l'égo. Ne pas concevoir l'éveil avec l'égo. Faites un pas au-delà du bout du mât.



Le livre me prend par la main et m'emmène au point de rendez-vous avec moi-même.

26 mars 2007. *La foi difficile*, Jean Guéhenno

Ce livre m'est tombé entre les mains par le plus improbable des hasards ou par la plus profonde des nécessités. J'y trouve un écho clair, pur et simple à mes mouvements intérieurs. Son expression les solidifie. Est-ce le grand instructeur qui est encore à l'œuvre ?

« Me voici assez vieux pour n'écrire plus que pour le plaisir. Pour rien ni personne. Pour moi peut-être ? Pour voir clair. Je pense à ces papiers chimiques sur lesquels, en les frottant, les enfants font apparaître des lignes et des couleurs. Ils frottent, ils frottent ! Quelle bête, quel monstre, quel ange va naître ? Nous sommes ces enfants. Nous gribouillons, nous aussi, un papier blanc mystérieux sans bien savoir quelle figure s'y formera, mais cette figure, quelle qu'elle soit, de quelque manière nous révèle à nous-mêmes, et nous continuons,

toute la vie, nos gribouillages, tout à la fois impatients et angoissés de nous connaître enfin de nous voir. […] N'écrire que pour le plaisir ? Y parviendrai-je ? Pourtant ce que ne put l'effort, la nonchalance le pourrait peut-être. C'est ainsi : on passe sa vie à vouloir, terriblement vouloir, et puis l'on découvre un jour que cette tension même que l'on s'imposa ne fit que vous éloigner de la vérité ».

1er avril 2007

Qui est heureux ? Seulement celui qui n'a ni peur, ni anxiété, ni désir ? La plupart des spiritualités préconisent l'extinction du désir comme clef du bonheur. Celui-ci ne serait que tourment, insatisfaction, inassouvissement…

Quelle sagesse que d'éteindre ce qui permet à la vie d'advenir, de se maintenir et de se perpétuer ? Les grumeaux errants se sont désirés après la grande explosion pour s'agglomérer et former les planètes. À une certaine époque, il a fallu que l'homme et la femme se désirent pour que surgisse la vie. Pour accomplir, s'accomplir, l'homme désire, aspire. Volonté, vouloir et désir sont les multiples faces d'une même pièce. Quelle sagesse que de prôner l'assèchement et l'auto-amputation par crainte de l'insatisfaction ? Il arrive aussi que le désir rencontre son objet, qu'il s'accomplisse et s'épanouisse. Ne rien désirer, c'est ne même pas vouloir l'extinction du désir. C'est laisser les choses advenir sans les contrarier. Le fruit mûrir et tomber, l'arbre se dessécher sous les râles d'un vent sec et chaud dans un désert pierreux. Le désir s'élève, et comme une vague, redescend par épuisement ou assouvissement.

Ce qui est vide veut être plein, ce qui est encombré veut la vacuité. Ce qui est parfait ne désire plus et œuvre au repos.

C'est la vie qui à travers nous se désire et s'accomplit.

2 avril 2007

Le réel est ce qui *est,* et ce qui est en devenir. Ce qui est en devenir *est* déjà, mais n'est pas encore manifesté. Le réel ou la réalité est ce qui en apparaît, mais aussi ce qui en est caché. Le visible est lié à l'invisible par une chaîne mystérieuse et acausale. Christiane Singer parle *d'espaces du réel en attente*. Ces espaces attendent d'être fécondés par notre désir, notre volonté et notre ardeur pour accéder à la réalité. Aussi, nous sommes cocréateurs de notre éther et de notre réalité.

Le 4 avril 2007

Je viens de terminer la lecture de Christian Bobin, *Prisonnier au berceau*. Éblouissement. Ce n'est pas un livre que j'ai lu, je me suis abreuvé à une source de lumière. Ses rayons ont fait fondre le fer rouillé qui enserrait mon âme.

9 et 10 mai 2007

Je suis passé à un autre régime. Réveil à 4h30 du matin. Huit heures de travail physique : manutention, préparation de commande et tout le reste. Le corps est mis à rude épreuve. Ces journées sont comme des prolégomènes au stage spécial de la semaine prochaine. Tous mes muscles sont sollicités par ce labeur. Les courbatures, je les ai déjà, elles devraient m'épargner la semaine prochaine à Vichy. Orages et tornades de toutes sortes. Tenir. Plutôt s'abriter et laisser passer.

Les premiers soirs, je rentrais crevé comme une outre échouée sur les rochers de la pointe des Almadies. J'ai été formé pour produire et transmettre du savoir au plus haut niveau, et me voilà comme un docker du port de Dakar, soulevant toute la journée des charges écrasantes pour survivre. Pourtant derrière cette vêture de rigueur point une doublure de grâce. Lentement me vient l'idée d'une providence personnelle. Faute de n'avoir pu me préparer correctement, je ne me sentais pas prêt physiquement pour le stage spécial, et voilà que ce travail et les diverses tâches que j'y suis amené à effectuer sollicitent tous les muscles de mon corps. Les

mouvements que j'effectue huit heures par jour me font travailler force du poignet, biceps et triceps, genoux, cuisses, musculature du dos, endurance, pugnacité et rythme adéquat. Aujourd'hui, à force de soulever des charges, j'ai eu les mêmes sensations qu'à l'issue du sambon kumité de l'année dernière. De plus, je suis obligé de me lever à 4h30 du matin pour être à 6h au boulot. C'est l'heure du réveil au stage spécial. L'horloge interne peut ainsi se régler à la bonne heure. Tout semble concourir à un but. Quel est ce but ? De ce travail manuel, j'apprends des choses qui ont trait à l'intelligence du corps. Ne pas faire de gestes inutiles. Trouver le chemin le plus court. Laisser le geste s'accomplir sans trop le penser. Être agit par lui. Celui-ci aussi vise à s'accomplir. L'esprit du geste. S'installe alors une fluidité. Être à ce que l'on fait. Être ce que l'on *est* pendant que l'on fait ce que l'on fait. La potentialité de l'éveil est dans tous les moments de la vie, elle en habite tous les gestes.

Ishindenshin, de ma totalité à ta totalité, sans dualité, de mon corps à ton corps, de mon âme à ton âme, de mon esprit à ton esprit. Bodhidharma amène les arts martiaux et le zazen de l'Inde à la Chine, dit la légende. Le 6e patriarche Eno joua un rôle important dans la transmission du Chan, ensuite Dogen au XIIIe siècle au Japon, puis Deshimaru pour l'Europe au cours du XXe siècle après le Christ.

15 mai 2007

Mon dieu, je t'aurai aimé au-delà des paroles et des formes que les hommes t'auront prêtées.

Au bout de ma rue des Mauritaniens noirs sans papiers occupent un immeuble.



Cette vie qui nous a été donnée. Quand l'avons-nous perdue pour devoir la gagner tous les jours ? Quand l'avons-nous transformée en épreuve pour qu'il faille autant de force pour lui faire face ?



Toute cette force que l'on va chercher, puiser et épuiser, pourquoi faire ? Pour faire face à la vie. Plus que lui faire face, la regarder d'en haut, ne pas la subir, flotter. Désembourber la source vitale, la décanter, porter la vitalité à son plein régime.



La bonté de Sirata est comme l'arbre qui de son feuillage abrite les passants, le puits qui désaltère le voyageur faisant une halte.

Sesshin 2007. Du 16 au 20 mai 2007 à Vichy.

J'ai emmené avec moi à Vichy le tome premier des *Sagesses concordantes*. Je suis au chapitre « Regardez la souffrance au fond des yeux ». Dans celui-ci, Vimala, Prajananpad, Etty Hilsum et Krishnamurti mettent à nu les mécanismes de la souffrance et les moyens d'y remédier. Ils distinguent la douleur physique de la souffrance, qui n'est qu'une résonance psychique de celle-ci, produite par un esprit en fuite refusant d'accepter la réalité. La souffrance psychologique est selon eux le résultat d'un processus de dénégation du réel. C'est la mémoire qui donne une continuité à la douleur passée. Souffrance : rumination de la douleur passée et refus de faire corps avec une réalité. Le passé s'attardant dans le présent sous forme de mémoire. La lecture de ce chapitre m'est d'une grande utilité au moment d'affronter l'épreuve douloureuse, formatrice et instructive du Kibadachi. Tout prend sens. La vie (me) donne les bons outils au bon moment. Prajnanpad dit quelque part : « On n'apprend pas en lisant des livres, on n'apprend qu'en prenant

des coups ». Je viens de lire ce chapitre lumineux sur la souffrance et là, tout à l'heure au stage spécial, après l'avoir minutieusement anticipé, décompté cm² par cm² sur ma peau, j'irai l'expérimenter. La boucle est bouclée et l'enseignement est complet.

18 mai 2007

Ce matin, l'heure et demie de Kibadachi s'est bien passée. La mémoire de l'année dernière s'est effacée.



Les chemins de la souffrance psychologique sont les chemins du moi. En jetant le moi on jette la souffrance.



Sentiers : hors de la lutte, loin des servitudes…



Tentation hégémonique de la gangrène. Tout prendre, tout affecter, même les chemins de traverse. Aucun répit.



La haine n'est pas à éradiquer à l'extérieur mais en soi, sinon celle du dehors risque d'éveiller celle du dedans.



Ces sentiers que mes pas dessinent sont miens. Même s'il est peu probable que je repasse par ces mêmes chemins d'herbes hautes aplaties par mes pas, ces sentes et ces traces qui serpentent témoignent qu'un jour, j'ai pris la clef des champs quand tout

m'appelait vers le cœur éblouissant des villes et que le tourbillon voulait tout emporter sur son passage.

Ici nous œuvrons à plus de clarté en nous-mêmes, donc à plus de clarté dans le monde, car nous sommes le monde.

26 mai 2007

Zazen, c'est ne pas gâcher l'instant.

30 mai 2007

Prendre une voie d'éveil. Peu importe, qu'elle soit celle des Africains ou des Grecs anciens, du Bouddha, du tao, du hassidisme, du Christ, de l'Islam, des mânes des ancêtres, de la lecture, de l'écriture. Toute voie, pour peu qu'elle s'ouvre au flux ininterrompu de la vie, est une voie d'éveil. Courir à l'aube en direction de Saran, Montjoie, Tête noire, est un chemin d'éveil.

L'émotion est passagère et le sentiment durable. L'émotion purifiée devient un sentiment. La sensation quant à elle n'offre pas la possibilité d'une évolution qualitative, elle ne permet qu'une surenchère quantitative. Toujours plus de sensations. À notre époque, certains bruits orchestrés que l'on appelle musique ne font appel qu'aux sensations.

Malgré tous les malgré, sous la grêle de tous les démentis, croire en l'Homme. Il suffit d'un homme digne de ce nom pour continuer à croire en l'Homme.



Traverser le mal, sans se prendre pour l'incarnation du bien.



Il est nécessaire de comprendre les phénomènes même les plus abominables quand on les vit. En éclairant un monde, même affreux, on le domine.



La musique est une voie d'éveil.



« Moi seulement, moi et les autres, les autres et moi, les autres seulement. Au début du chemin on est emporté, pendant le chemin on porte, au bout du chemin, on est porté ». Arnaud Desjardins.

Que de chemin pourtant à parcourir !



E-motion : sortir de soi, être mû hors de son centre, mise en mouvement…



Nangu : acceptation en wolof. Ouverture de tout son être au tout. Repos confiant en la réalité manifestée et en celle en devenir. Je viens de lire, *Derniers fragments d'un long voyage*. Magistrale œuvre de *nangu*, de lumière et d'amour.

2 juin 2007

But de la méditation : débarrasser l'esprit des irritants psychiques que sont la haine, la colère, l'envie, l'orgueil, la jalousie. Permettre à l'esprit de voir la réalité telle qu'elle est, en déchirant le voile des illusions derrière lequel souvent nous percevons le réel. Atteindre la perfection de toutes les qualités latentes dans notre mental subconscient. Préalable : reconnaître ses faiblesses et ses défauts, et à partir de là, prendre un chemin ascendant. Purifier le mental, surmonter tristesse et lamentations, surmonter la douleur et le chagrin, marcher sur le juste chemin menant à la paix. Une fois assis, rester immobile, le mental est analogue à une bassine d'eau boueuse, plus longtemps vous la maintenez immobile, plus la boue se dépose et l'eau devient claire. Dans une autre étape, extirper la boue qui repose au fond, autrement si l'on secoue la bassine fatalement elle remontera. Le corps et le mental sont étroitement liés et chacun influence l'autre.

La méditation est conscience sans ego.

5 juin 2007

Dans l'île de Lampedusa, quand l'hiver passe, les pêcheurs attrapent dans leurs filets des corps de clandestins africains.

Comprendre une vérité, la saisir par l'esprit est une chose. La réaliser pleinement dans sa vie en est une autre.

7, 8 juin 2007

Je remarque que l'accent circonflexe n'est pas sur cime mais sur abîme.

Ne jamais acoquiner à obstacle le qualificatif infranchissable.

9 juin 2007

Tout acte, aussi infime soit-il, a des conséquences. Celles-ci mettent parfois du temps à apparaître de telle sorte qu'il nous arrive même d'oublier les actes qui les ont engendrés.

25 juin 2007

Cela fait un peu plus d'un mois que je cours tous les matins et que je pratique quotidiennement le budo : la voie de Shoto. Je maintiens le haut régime, celui de la flottaison. Ce deuxième sesshin aura été un déclic. Une flamme que je veux maintenir le plus longtemps vivante, s'est allumée ; je la nourris pour lui éviter l'entropie. Ce régime doit devenir mon régime normal. En ce mois de juin, j'aurai travaillé Jion. Je commence tranquillement à déchiffrer Hangetsu, un kata de respiration et de force dont certains disent que la transmission a été tronquée et que la version que nous a livrée Funakoshi est incomplète.

3 juillet 2007

Occultation

Cela fait déjà quelque temps que je cherche mon coran et que je n'arrive pas à lui mettre la main dessus. Il se cache. Ces derniers temps je l'avais un peu abandonné pour d'autres corans. Boude-t-il ?

J'avais douze ans lorsque pour la première fois j'entendis sa voix forte et tonitruante cogner contre les parois de mon être. Elle voulait s'échapper de sa prison de chair.

Samedi 7 juillet 2007

Je cours autour du stade de la vallée. Coller au chemin, l'épouser. Celui-ci tournera de lui-même quand il le faudra. Me viennent à l'esprit mes courses dans la chaleur et les vents de sable de

Kaolack. J'avais treize ans et je m'entraînais au demi-fond avec Moussa Ndoye, le champion du monde militaire du 800 mètres qui m'apprit à *creuser*. Au départ de la course, il faut adopter un rythme soutenu afin de se maintenir dans le peloton de tête me disait-il, ensuite creuser l'écart et se détacher du groupe, obliger ainsi le peloton à faire un effort pour vous recoller au train. Maintenir son rythme et laisser les poursuivants vous approcher. Lorsque ces derniers arrivent à votre hauteur, haletant et heureux, pensant vous avoir enfin rattrapé, *creuser* à nouveau en accélérant d'un coup, généralement ceci les décourage car ils sont en bout de course et neuf fois sur dix ils abandonnent, acceptant ainsi votre suprématie. Cela s'appelle *dogg* en wolof, *scier* l'adversaire. Pendant que je cours, me reviennent à l'esprit les footings au bord de l'Atlantique à Dakar, à Kaolack, à Niodior. La succession de ces moments forme dans ma psyché une continuité. La course semble unique, l'effort toujours le même, le temps s'abolit et s'établit la durée. Aujourd'hui encore, bien que seul, avec comme unique adversaire mes lassitudes, je creuse, je creuse encore. Mercredi matin, j'ai couru avec Fakhane, ma foulée dans la sienne, je lui transmets le témoin de l'effort et de l'exigence vis-à-vis de soi. Je lui apprends à creuser, à garder du souffle pour le bout de la course.

Une matinée, derrière la gouvernance de Kaolack se tenait la ligne de départ. Ma mère m'avait accompagné. Moussa Ndoye était là pour me coacher. La chaleur, l'air marin, l'adrénaline, le cœur serré. J'appliquai à la lettre les consignes de Moussa et je gagnai le cross.

Je vous aime du fond de mon âme ivre d'heures à vivre. Je vous aime matins calmes, je vous aime soleils immobiles.

Ne t'illusionne pas. Vis l'instant. Sois lucide et blessé.



Camus procède de Nietzsche, de Pascal, de Dostoïevski, des averses de lumière du soleil de Tipasa, des lueurs de Louis Germain et de Jean Grenier.



S'offrir est naturel chez la beauté.



Il fut une époque où nous vivions sur la tangente. Incertains de gagner notre pain du lendemain. Ceci nous avait doté d'une sensibilité aiguë au flux et au reflux des choses et paré de la seule vertu qui compte dans ces cas : la rage de survivre. Pourtant, gagner mon pain du lendemain n'était pas ma principale préoccupation. Bien que je m'y employais par certaines de mes activités, quelque chose en moi rechignait à jouer des coudes et à participer à la bousculade autour des miettes que l'on voulait bien lâcher à la curée. Je savais que la source de la vie se fraierait un chemin jusqu'à moi. C'était bien à elle que je devais d'être là. Cette confiance sereine en la générosité de la vie m'empêchait de tout mettre en œuvre pour *gagner* ma vie, et assurer ma sécurité et celle de ma famille. L'on me prenait pour un naïf ou un irresponsable, je me sentais songeur au milieu d'endormis. Je n'étais pas prêt à creuser comme un forçât un canal qui dériverait le fleuve des richesses jusqu'à moi. J'étais convaincu que l'océan submergerait les falaises et que les eaux de l'abondance et de la vie arriveraient jusqu'à moi. N'était-ce pas grâce à elles que j'étais là. Qu'avais-je alors à en douter ?



Dans nos discussions et dans notre vie commune nous n'abordions qu'une partie de la réalité. Pour l'heure, l'autre lui était insupportable.

Comme sur un livre à moitié ouvert, nous nous agglutinions sur une page.

La vraie joie ne discrimine pas, ne cloisonne pas, ne se distribue pas avec parcimonie, ni choix de destinataire, ni élection, elle se répand à tous, démocratique, ouverte, elle ne se replie pas sur elle-même. Dans mon pays, la fête convie tout le monde, connu et inconnu, hôte de passage dans le coin... La joie, un sentiment que l'on n'emprisonne pas, au risque de le voir étouffer et se dégénérer. L'autre jour, la petite Elignane me dit : ce n'est pas la fête, il n'y a pas beaucoup de monde. La joie est expansion, la peine contraction.

Lundi 9 juillet 2007

Jouer de la musique, c'est non seulement ne pas rajouter à la brutalité du monde, mais l'adoucir par un sentiment purifié et porté à incandescence.

Une immensité de beauté nous entoure. Pour nous en éviter la brûlure, un voile que parfois percent les poètes nous sépare d'elle.

Vendredi 13 juillet 2007

Mon coran est réapparu. En voici les circonstances miraculeuses. Ce matin j'étais en train de lire *Roumi le brûlé*. Un soudain désir de lire des versets du coran me prit. Je me rappelai alors que je ne le trouvais plus, mais que j'avais une traduction en anglais dont les versets écrits en petits caractères rendent la lecture difficile. Je décidai alors de m'y plonger immédiatement. En me levant du fauteuil, je tourne la tête et tombe sur mon coran tant cherché. Il était sur la première étagère de la bibliothèque qui se trouve sur le pan droit du mur en entrant chez moi. Je suis passé devant lui tous les

jours sans le voir. Il devait certainement attendre que je le désire fortement pour se montrer à moi.

Lundi 23 juillet 2007

Je note que les mots pardon, mansuétude, clémence, bonté ont pratiquement disparu du langage parlé. Ceci veut dire que les réalités qu'ils recouvrent font de moins en moins partie du champ de l'expérience commune.

29 juillet 2007

« L'écrivain transforme une expérience vitale en chose : le livre. Le lecteur prend cette chose et en lui ça devient de la vie. Le lecteur est au-dessus de l'écrivain. » (Jean Grosjean)

Mercredi 8 août 2007

Il existe des mélodies mangeuses de mélodies.

Lundi 20 août 2007

Toujours le haut régime, celui de la flottaison. Ce mois, j'ai commencé à déchiffrer Gankaku, le héron sur le roc. Mercredi matin, je retourne à l'usine.

Samedi 22 septembre 2007

Pourquoi flotter ? Pour la légèreté bien sûr, la grâce aérienne du danseur glissant sur la vie, mais surtout flotter comme le radeau qui porte et aide à traverser fleuves et rivières.

Dimanche 30 septembre 2007

Le geste est pénible et répétitif. Ces journées à l'usine sont l'occasion de m'entraîner à la méditation en action. Au bout d'une heure de boulot, je me rends compte que le geste s'autonomise, je ne le pense plus. Les connexions et les circuits neuronaux qui le permettent sont huilés. Son accomplissement ne requiert plus qu'une part infime de mon attention. Mon esprit ainsi se libère et se rend disponible. Souvent un air me trotte dans la tête de manière obsessionnelle. Parfois, c'est une chanson que j'ai récemment écoutée, parfois un vieil air dont j'avais même oublié l'existence remonte de mes profondeurs, ou encore une saleté que j'ai entendue à la radio et dont je rage de ne pouvoir me débarrasser. Je me concentre alors sur mon souffle, sur une expiration longue et continue et tente de laisser passer les pensées et ces airs obsessionnels qui m'habitent. Le défi ici est de réussir à habiter le temps de manière agréable malgré le contexte peu amène de ce travail, qui m'amène à désirer que le temps passe vite, et que la journée de travail se finisse au plus tôt. Comment se rendre maître de la perception du temps, comment la déconnecter de l'activité qui nous fait ressentir son passage lent ou rapide, agréable ou pénible ? Plusieurs méthodes : en élevant le rythme de travail et en étant immergé dans l'acte, on oublie le temps. En levant les yeux sur l'horloge on se rend alors compte qu'il est passé vite. Autre technique, méditer dans l'action, habiter l'instant indépendamment du geste effectué, celui-ci devient alors un support de méditation. Accepter ce que l'on fait. Souvent, c'est le refus de ce que l'on fait, ou le désir de vivre une autre réalité que celle que l'on vit présentement qui nous rend pénible le passage du temps. On en revient toujours à cette idée d'être pleinement à ce que l'on fait. Le préalable cependant est l'acceptation des circonstances, des lieux, des situations et de l'inéluctabilité de l'acte qu'une chaîne causale complexe et subtile nous amène à accomplir.

J'ai subitement compris que ce que je devais savoir venait à moi naturellement. Il n'était point besoin d'aller avec avidité à sa

conquête. Il suffisait juste d'être à l'écoute et de laisser venir, ou plutôt de laisser advenir.

Lundi 1er octobre 2007

Désirer ceci et pas cela, c'est encore vouloir persister dans son être. Durant ce mois de ramadan, apprentissage et expérience progressive de l'effacement, du non-être, afin que vide de soi, l'être véritable puisse apparaître. Laisser couler, desserrer les nœuds. Lorsque l'égo désire une chose, faire le contraire.



Où mes pas se hâtent-ils ? Où courent-ils ? Vers la non-existence. Aussi, je ne tiens plus la bride de mon impatience. Je les hâte sur la voie. J'y chemine en courant afin qu'ici et maintenant, dans cette existence-ci, je puisse donner le meilleur change à mes semblables aux visages de glaise.

4 et 5 novembre 2007

Je suis à Dakar depuis deux jours. Mes parents sont très heureux de ma venue et ma mère a décidé de jeûner trois jours pour remercier Dieu de m'avoir ramené sain et sauf après toutes ces années d'exil. Je retrouve Sahad et Youssou qui sont devenus de grands gaillards solides, autonomes et débrouillards. À la maison il y a mes cousins Alioune Ndiaye, un jeune lieutenant fraîchement sorti de l'école nationale des officiers d'active, ENOA, et Lamine Cissé, le fils à tonton Pascal qui est en troisième année à l'IUT de Dakar. Abdou Fall mon ami et cousin est aussi présent. Sont également présents mes demi-frères, Imam et Ahmed respectivement neuf et sept ans, Khady Diallo ma cousine, et Mami Ndiaye une nièce à ma mère. Mossaane est repartie chez sa mère. Après les retrouvailles, je suis descendu *downtown* avec Sahad. Il m'a *briefé* sur les réalités politiques et sociales du pays. Je suis surpris par l'acuité de son regard. Nous avons marché de Dial-Diop à la Médina en passant par

Sandaga, la Corniche Ouest et la rue 6. Je réapprends à me faufiler entre les voitures, à grouiller dans la foule, à humer les gaz d'échappement et à frôler les bus. Effervescence, bourdonnement, densité, énergie, rythme, chaos, créativité, vie. Je retrouve cette manière de se mouvoir dans ce tohu-bohu, faite de souplesse, d'agilité et de spontanéité. Je redécouvre les lieux. Une flopée de souvenirs remonte. Mon œil remarque les choses qui ont été remodelées par le perpétuel flux du changement et celles qui ont persisté dans leur être. Je me laisse porter par l'intensité et le rythme de la ville. Dans la rue, c'est l'heure de la prière du milieu de la journée, et des groupes d'hommes font communauté. En fin d'aprèm, j'ai pris le bus, le P 13 Dieuppeul avec Saliou pour aller chez lui à Derkhelé. On quitte le quartier du Plateau. Le bus passe par l'Hôpital principal, le Palais présidentiel, la Place de l'Indépendance, l'Avenue Faidherbe pas loin du port de Dakar, l'allée du Centenaire, la Grande Mosquée, le lycée Kennedy, Colobane, HLM, Dieuppeul et arrive à Derkhelé. Je découvre l'appartement que Saliou partage avec ses amis colocataires. Nous avons une discussion fraternelle. Il me parle de sa vie, de ses projets et luttes actuelles. J'ai laissé ici un post-adolescent et je retrouve un adulte qui assume sa vie et la conduit. Le soir j'appelle S. et les enfants pour leur dire que je suis bien arrivé et pour prendre de leurs nouvelles.

Dimanche 5 novembre 18h, Sahad m'accompagne à la répétition de Saliou et son groupe *Diaspora Groove* à Blaise Senghor. Ils préparent un concert important pour eux le 30 novembre au Centre culturel français. Leur musique est belle et je ressens fortement l'enthousiasme et l'unité de ce groupe de jeunes gens très prometteurs. Je sais aussi que cette concorde finira un jour.

6 et 7 novembre 2007

Je suis arrivé à Saint-Louis vers 11h30. Accueilli par un vent de sable venu du désert proche dont le taximan qui m'emmène à Ngallèle me dit qu'il ne reflète pas le climat de Saint-Louis, ville d'eau plutôt adoucie par le fleuve et la mer qui l'entourent. Mon

oncle Mame Cheikh Diouf m'accueille et guide mes premiers pas à l'Université Gaston Berger où il enseigne au département de lettres. Il m'est d'un très grand secours, sans lui j'aurais certainement *galéré*. Je suis accueilli chez lui ces premiers moments. Ma tante Bintou Diop me rappelle ma mère. Elle est d'une très grande générosité et d'une très grande disponibilité. Elle veille au grain et gère tous les menus détails, précisément ceux qui facilitent la vie. L'administration et l'équipe pédagogique de l'UFR d'économie, M. Diakhaté, Mme Gueye, M. Malick Thomas… m'accueillent chaleureusement, m'attribuent un bureau dont l'équipement ne devrait pas tarder à suivre. Mon oncle insiste pour que le climatiseur soit installé. Je fais des navettes entre le secrétariat général de l'UFR, le service des ressources humaines de l'Université et la scolarité pour remplir les diverses formalités administratives et prendre service. En ce début d'année, certains agents administratifs sont déjà au travail, d'autres toujours pas. Il faudra donc revenir demain, pas trop tôt, ils ne seront pas encore là, et pas trop tard non plus car ils seront déjà partis. Je n'ai pas encore rencontré M. Diop avec qui je dois discuter de mon emploi du temps. M. Lô Gueye, le directeur de l'UFR qui m'a recruté est absent, en voyage au Gabon pour passer le CAMES. On doit m'attribuer prochainement un studio au sein de l'Université pour trois mois, le temps que je trouve un appartement sur Saint-Louis. Durant ces quelques jours, je remarque cette manière de communiquer des Sénégalais, généreuse et ouverte sur autrui. Tout le monde vous souhaite la bienvenue, prie pour que vos affaires se passent bien, se soucie de vous. Je sens que cette attitude va bien au-delà des civilités conventionnelles. J'écoute les femmes *porteuses de familles* parler entre elles, elles partagent leurs expériences sans tabous, se refilent leurs petits trucs, je sonde la profondeur des vécus. Je suis frappé par le caractère bienveillant et tourné vers le haut des conversations, mais aussi par le fait que le langage est franc et direct. Ici on appelle un chat, un chat. Une longue pratique des cieux tempérés m'a habitué à une langue plus policée. J'ai été faire un tour à la bibliothèque universitaire et suis agréablement surpris. En économie, tous les ouvrages de référence sont là. Je m'étais promis

de débarquer sans préjugés et d'observer la réalité autant que possible sans la colorer. Je tente de m'y employer. Ce continent a une telle mauvaise presse, que même nous qui en sommes issus risquons de le regarder à travers ce prisme déformant. Plutôt que de me laisser agacer par certains détails, j'observe plutôt les efforts qui sont faits ici pour pourvoir un enseignement de qualité. Là où certains verraient du chaos, je vois de la créativité. Je dois participer la semaine prochaine à l'élaboration des programmes de maîtrise et de licence d'économie. J'aime cette manière de participer à la construction de l'édifice. Je suis tombé en plein débat sur le coût de la vie. L'augmentation du prix du baril a provoqué une hausse du prix de plusieurs denrées de première nécessité. Les Sénégalais se plaignent et la première idée du gouvernement fut de baisser les salaires des fonctionnaires pour modérer l'inflation. Après une forte grogne, la mesure ne concernera finalement que les députés, les ministres, et le président lui-même. Finalement j'ai vu M. Diop, il faudra attendre le retour de M. Lô Gueye du CAMES mi-novembre pour voir avec lui les cours que je dois dispenser, me dit-il. Demain, je retourne sur Dakar, je vais en profiter pour obtenir les documents administratifs nécessaires à la constitution de mon dossier : extrait de naissance, certificat de bonne vie et mœurs (qui doit juger de ma bonne vie et de mes mœurs ?), casier judiciaire, certificat de nationalité, etc. À chaque fois qu'un membre du personnel de la fac est sérère, mon oncle précise à ce dernier que j'appartiens à cette ethnie. Ce dernier immanquablement me demande si je parle cet idiome. Lorsque je lui réponds dans un sérère mélodieux et assonant, naît alors une sorte de solidarité que je ne veux qualifier d'ethnique vu la connotation de ce terme. Je dirais plutôt une connivence provenant de la proximité naturelle de ceux qui partagent le même univers de référence. La parenté, *o fog olé*, une sorte de fraternité première s'actualise. Je sens qu'en eux déjà j'ai des alliés ; mais au fait suis-je en guerre ? Une coupure d'électricité : les enfants de la maison continuent leurs devoirs à la bougie. J'ai encore un peu d'autonomie sur mon portable. Je décide cependant d'arrêter de noter ces impressions, il est bientôt 22h et demain je me lève à l'aube.

10 novembre 2007

Je suis de retour sur Dakar. En une matinée, grâce à l'aide de mon père qui a activé *un élément de son dispositif*, tonton Dethié Gueye, un parent sérère qui travaille au commissariat central, j'ai pu avoir tous les documents administratifs dont j'avais besoin. Ce dernier, partant bientôt à la retraite, m'a mis en relation avec un collègue de travail qui m'aidera en quoi que ce soit si besoin était. La mise en réseau a commencé.

Hier, nous sommes allés courir Abdou Fall, Sahad, Youssou et moi sur la corniche est. Le point d'orgue fut un bain de nuit à l'anse Bernard. Il y a quatre ans, lors de mon dernier séjour, Abdou Fall, Djiby, Saliou et moi courrions sur cette même corniche est. Les générations se renouvellent, les anciens demeurent. Sahad et Youssou ont remplacé Djiby et Saliou. Ils ont la flamme. Chez les garçons de la famille Sarr brûle le même feu et ceci me rassure. Je remarque un niveau élevé de pratique religieuse, je ne sais trop quoi en penser : conformisme social, refuge, chemin lumineux ? Tout le monde, chapelet à la main, pratique le zikr, jeunes et moins jeunes, plutôt hommes que femmes. J'ai été voir Ablaye Cissokho au Just for U avec Saliou. Son disque *Le griot rouge* est d'une grande beauté. Le public, inattentif et bavard, composé à moitié de touristes n'était pas à la hauteur du concert. Devant cette indélicatesse, Ablaye Cissokho s'est réfugié dans l'interaction avec ses musiciens. Du coup, il leur a servi une version plutôt instrumentale de ses compositions. Je le comprends. Lorsqu'un artiste vous livre le tréfonds de son âme, le minimum de décence consiste à se rendre disponible pour l'écouter. J'ai eu une belle discussion avec lui après le concert. Rendez-vous est pris prochainement à Saint-Louis où il réside. En arrivant à la maison à 2h30 du matin, j'ai trouvé Sahad dans le salon en plein zikr, chapelet à la main, psalmodiant des invocations.

Le 11 novembre 2007

Ce matin ma mère est venue tôt dans ma chambre fermer la fenêtre qui donne sur la cour centrale du quartier Dial-Diop. Le président Abdoulaye Wade vient visiter les militaires dans ce siège de l'état-major général de l'armée sénégalaise : aucune fenêtre donnant sur la place d'armes ne devait rester ouverte. Il y a quelques jours de cela, les militaires sont venus peindre l'une des façades de notre immeuble aux couleurs des bâtiments du quartier Dial-Diop (laissant aux autres façades leur couleur d'origine) afin que la vue du président de la République ne soit flouée par aucune bigarrure. Tous les bâtiments se situant dans son champ de vision devaient être de la même couleur. J'ai tenté de me rendormir après la visite de ma mère, mais la musique militaire en a décidé autrement. Ces airs, joués à la trompette, dont la justesse est parfois douteuse, m'ont rappelé l'atmosphère de mon enfance et de mon adolescence passées dans les camps militaires sénégalais.

Ma mère m'a emmené à une séance de lutte traditionnelle organisée par l'association sérère Ndef Leng au stade Iba Mar Diop. Immersion en profondeur dans la culture sérère : les lutteurs rivalisant d'ardeur, de courage et de superbe. Maï Ndebb, infatigable chanteuse de chants gymniques, rythme les pas des lutteurs ivres de ces airs qui exaltent leur courage. Certains lutteurs comme Papis marchent au ralenti, comme s'ils étaient dans une autre dimension. Issa Pouye venu faire une démonstration de *bàkk* et de *tuus* (*i song* en sérère) veut s'inscrire malgré la clôture des inscriptions. J'entends dans les tribunes des voix qui s'exclament : voici un vrai lutteur, il est chaud et prêt à en découdre ! Manga II, ancien roi des arènes devenu organisateur et parrain de l'association, ne put résister à un des chants de Maï Ndebb exaltant sa gloire, rythmé par les sabars de Babou Ngom. Il se leva et nous gratifia d'une danse. Les anciens champions de lutte sont aussi là. La fraîche poignée de main entre Mor Fadam et Manga II témoigne de la survivance de leur rivalité. L'âme du Sérère, ainsi que celle du Sénégalais amateur de lutte s'enivre de cette immersion dans les tréfonds de sa culture. La

région de son être profond où sommeille sa gloire, sa force, sa virilité et son honneur, s'éveille. Quelque chose de fluide et de naturel se noue entre Sahad, Youssou et moi. Ma longue absence n'y fait rien. Lorsque je quittais le Sénégal, ils avaient trois et deux ans. Aujourd'hui ce sont des gaillards de dix-huit et dix-sept ans.

Jeudi 15 novembre 2007

Abdoulaye Wade a fait hier une sortie véhémente contre les marchands ambulants qui occupent de manière anarchique les trottoirs de la ville et qui *veulent faire de Dakar un gourbi*. Leur déguerpissement a commencé cette nuit à minuit. Ce matin, de retour du ministère des Affaires étrangères, j'ai marché de la Place de l'Indépendance au quartier Dial-Diop, en passant par l'avenue William Ponty et l'avenue Lamine Gueye : la ville était propre, aucun marchand ambulant à l'horizon. Les mauvaises langues disent que cette mesure ne durera pas au-delà du sommet de l'OCI qui se prépare. Les *déguerpis* demandent à ce que des espaces leur soient aménagés. Ce ne sont ni des voleurs, ni des agresseurs, ne peuvent pas prendre les pirogues pour émigrer, étant des pères de familles, il faut qu'ils puissent continuer à gagner leur pain, disent-ils.

Il y a comme une vague sociale qui tente de vous immerger illico presto dans le bain. Je résiste et garde la tête hors de l'eau, afin de voir la couleur du bain. Je profite de ce temps béni où l'œil est encore vif et le regard neuf. Le vieux colonel est parti pour sa dernière inspection à Tamba et Kolda. En début décembre, il ira à La Mecque et à son retour il prendra sa retraite après plus de quarante-quatre ans de bons et loyaux services dans l'armée sénégalaise.

Vendredi 16 novembre 2007

Mes parents sont heureux de ma venue. Cependant, ils ne l'ébruitent pas trop. Ils craignent que le retour de l'enfant prodigue

avec un bon diplôme et un job à la clef ne suscite jalousie et une levée des forces de l'ombre. *Ici, on a nos réalités,* me disent-ils. Il faut se prémunir. Ne pas faire du mal à autrui, mener sa vie justement ne suffit pas. Il faut prendre en compte l'existence de ces faits et s'en préserver. Le vieux colonel m'a préparé des bains purificateurs qui protègent contre la sorcellerie et les sorts maléfiques que les envieux peuvent vous jeter. Puisque la nouvelle de ma venue tôt ou tard se répandra, mes parents profitent de ce temps pour me confectionner une armure mystique avant que ne se lèvent les armées de l'ombre. Je dois avoir confiance en leur expérience, me disent-ils. Quelque chose en moi refuse de rentrer dans cette logique de ville assiégée, de crainte et de veillée d'armes. Est-ce de l'irresponsabilité ? Le refus de faire corps avec une réalité ? Non, je refuse tout simplement de rentrer dans une logique de défiance, de peur et de crispation.

Dimanche 18 novembre 2007

Après 15 jours au Sénégal, me voilà désormais imprégné des réalités sociales. Elles sont complexes. Le pays est en mouvement et les Sénégalais sont dynamiques, courageux, croient en eux, et résolument tournés vers l'avenir. *L'homo senegalensis* est un spécimen intéressant, mêlant culture négro-africaine, spiritualité musulmane et ouverture sur le monde moderne. À côté de cela, ils se plaignent du coût de la vie, de la mauvaise gestion de la chose publique par le gouvernement en place, qui semble plus concerné par son train de vie et ses luttes politiciennes intestines que par les problèmes des populations. Ils se plaignent également de la crise des valeurs (l'argent est devenu la valeur reine), comme si cette dernière n'était pas de leur fait. L'espace audiovisuel s'est enrichi de plusieurs chaînes de radio et de télé. Ces nouvelles chaînes proposent des programmes parfois de qualité dans divers domaines et leurs journalistes ne connaissent pas la langue de bois. Leur liberté de ton est effarante, gage de la bonne santé du débat démocratique, malgré les intimidations que fait subir le régime aux journalistes de ce pays.

Hier, samedi, je suis allé voir la troisième édition du Gorée Diaspora festival. Saliou et son groupe étaient programmés au village, dans le Off. Sur la grande scène Netsayi, afro soul métissé, Carlou D, nouvelle star acoustique du pays, Pape Diouf pour le mbalax, le Daraa J, l'un des meilleurs groupes de rap sénégalais, ainsi que des groupes de musique venus des Antilles et des Caraïbes. Parallèlement au festival, des projections de films sur les thèmes de l'exil et de la mémoire ainsi qu'un colloque sur l'histoire de la traite négrière. Dans Gorée, des gens de tous les horizons, beaucoup de toubabs et de Baye Fall. Ni ressentiment, ni sentiment de revanche n'émanent de cette manifestation, le regard est plutôt tourné vers l'avenir. Ambiance de gros village, dans la nuit tombante. Étoiles scintillant dans la mer, vibrations musicales, son des assiko, gaité lumineuse dans l'atmosphère. En moi se mêle cette joie pimentée par la douleur de la nostalgie. Je pense aux miens qui sont au-delà de ces flots.

Mardi 27 novembre 2007

Depuis une semaine je suis à Saint-Louis. Je suis logé dans un appartement destiné aux enseignants à la maison de l'Université. Le cadre est calme et propice au travail. Après quelques conciliabules avec M. Founanou le chef de la section économie, et M. Diaw, le seul agrégé de l'UFR et l'autorité scientifique, me semble-t-il, il est finalement décidé que j'enseignerai l'économie du développement et la politique économique en maîtrise d'économie, les développements récents de la macroéconomie en DEA, et un cours d'économétrie appliquée au second semestre en maîtrise. Ces quatre derniers jours furent très intenses. Je disposais de très peu de temps pour préparer les cours d'économie du développement et de politique économique que je dois construire de toutes pièces. Je les ai dispensés hier et aujourd'hui et j'en ressens un grand soulagement. Le message semble être passé. La course commence, il faut que j'abatte une quantité de travail considérable pour être en avance sur mes préparations de cours, afin d'envisager la suite sereinement. Petit à petit, je m'acclimate et je commence à

déchiffrer mon nouvel environnement. Sur ma demande on m'a fourni un bureau plus fonctionnel. En face de chez moi habite Thierno Tounkara, que je viens de rencontrer. Il est maître de conférences à Paris et a pris une année sabbatique pour venir enseigner bénévolement à l'UGB. Lui aussi est venu se ressourcer et certainement faire le point sur son aventure occidentale. Nos parcours sont similaires et la proximité de nos expériences existentielles fait que l'on se comprend à demi-mot. Intéressante rencontre. J'ai également rencontré un doctorant de la fac de droit d'Orléans qui a un poste d'assistant ici et qui continue sa thèse en France, Moustapha Aïdara, un Sénégalais d'origine mauritanienne. Le plus extraordinaire est que j'ai rencontré une personne avec qui j'étais en 5ème au Collège Pie XII à Kaolack. Nous étions amis, partagions la vie du club d'anglais et de la troupe théâtrale. Cela faisait vingt-trois ans que je n'avais pas vu Rabi Thorpe Ndiaye. Elle est mariée, a deux enfants et travaille au service de l'insertion professionnelle de l'Université. Toujours aussi *bari affaires*.

Hier j'ai eu une vision. Un troupeau de vaches qui traversait le campus.

Jeudi 29 novembre 2007

Aujourd'hui, c'est un jour de grande peine : une nouvelle qui m'a beaucoup affecté. Rien ne réussit à l'atténuer. Le temps est venu mettre une claque à mon humeur joyeuse. Un couvercle de marmite qui se rabat sur un pot au feu trop mijotant. Dégonflé comme une voile lorsque le vent tombe, il faut à nouveau aller chercher en soi du cœur au ventre, un surcroît d'énergie vitale contre la torpeur qui menace de s'installer et de s'enraciner.

After winter must go spring.

Vendredi 30 novembre

J'ai rendez-vous avec Maley le taximan pour qu'il m'emmène au garage Dakar. 6h, dans la fraîcheur du matin, je l'attends devant

l'Université Gaston Berger. Les vigiles devisent sur le régime de Wade et ses non-réalisations. L'un d'eux prétend que la route qui passe devant la fac et qui va vers Rosso fut construite du temps du président Senghor et pas de Wade. Un second vigile conteste cette version : « la route fut construite du temps des colons », dit-il. Un troisième rétorque que *de toute manière, ceci ne change rien, le peuple a faim et qu'il ne se nourrit ni de routes, ni d'immeubles*. Sur la route, j'aperçois juste après le garage Bango dans la pénombre finissante de l'aube des hordes de talibés, pieds nus, pour la plupart, courant au bord de la route tels des appelés du contingent. Où vont-ils ? Maley me répond qu'il pense qu'ils vont à Angle Tall, ou au marché rejoindre les dames qui déchargent leurs marchandises. Les Sénégalais sont des *débatteurs et des rouspéteurs.* Qui du Français ou du Sénégalais a transmis à son compère ce noble caractère, je ne sais point. Dans le *sept places* qui nous emmène à Dakar, chacun défend ses intérêts, son confort, négocie fermement le prix à payer pour ses bagages. *L'élégance* assise derrière moi refuse que l'on pose à côté d'elle un sac de poisson séché dont la forte odeur risque de s'incruster dans ses vêtements *qu'elle a mis tant de temps à parfumer*. La société s'auto-norme et s'auto-éduque en permanence. On débat de tout. Du dernier remaniement *wadien*, de la guérilla urbaine des *marchands ambulants déguerpis* qui a fait reculer le gouvernement, bref… Dans chaque situation, chaque individu formule son point de vue et propose la solution qu'il estime la mieux adaptée. Le ton est souvent résolu et autorisé, mais l'ambiance demeure bon enfant. Les Sénégalais forment une société d'individus. Les premières clartés lézardent le ciel, et l'azur orangé se reflète dans les eaux du fleuve. Le sahel est là, sec et majestueux. Quelques arbres effilés au milieu d'herbes qui arborent déjà leur manteau ocre pâle.

Vendredi 7 décembre 2007

Mon père doit partir à La Mecque ce soir à 22h. Au dernier moment son départ a été rapproché pour 13h. Je prends donc la route Saint-Louis-Dakar à 2h35 du matin. Maley le taximan m'emmène. Je lui

précise que s'il veut que l'on continue à collaborer, il faut qu'il soit ponctuel. Hier nous avions convenu d'un rendez-vous à deux heures du matin pétantes devant l'UGB. Je lui demande le prix de la course, mais il refuse de me donner un montant. C'est à moi de voir dit-il, l'essentiel pour lui c'est que *nu jàppante*, littéralement que nous nous tenions, que nous nouions une relation durable. Je rétorque qu'il faut quand même qu'il me dise un prix, que je ne connais pas la quantité d'essence qu'il faut pour aller sur Dakar. Il me donne l'info, mais me laisse à ma casuistique. La société sénégalaise est hiérarchique, c'est dans sa structure psychologique. On ne s'y raconte pas la fable de l'égalité, c'est clair. Peut-être devait-on y semer le rêve actif de l'égalité des droits. Chacun y consent à sa place et l'occupe pleinement. La sémiotique y est importante. Chaque individu émet les signes qui indiquent son rang, sa position sociale, sa naissance, ses filiations. Les portes s'ouvrent ou se ferment selon *qui vous êtes*. Lorsque l'on a choisi la simplicité comme attitude existentielle, on ressent une certaine gêne lorsque l'on vous confère un statut et tous les attributs qui vont avec ; que l'on vous traite avec déférence et parfois même avec obséquiosité. Par contre, dès que vous rechignez à occuper la place qui vous est attribuée dans la hiérarchie, ceci est interprété comme une autorisation faite à la familiarité et à la trivialité des rapports. Aussi, dans cette structure *dominant/dominé,* l'on finit par accepter d'être un *dominant,* tout en évitant si notre conscience nous le dicte (suggère), l'arrogance et le mépris qui immanquablement rôdent autour de la plissure de nos lèvres et guettent la tenue de notre moue.

Sur la route, j'écoute *Soutouro* de Ablaye Cissoko, *Seey* de Niominka-bi, *Stepping Out* de Steel pulse, *Epitaphe en Fa* de Andère, et *Avec le Temps* de Léo Ferré.

Je suis arrivé à Dakar à 6h30 du matin. À la maison je retrouve mes tantes Mariama Sarr, la grande sœur de mon père, et Mama Ndoye. Ici la salutation est un *éthos* (une éthique). Elles me souhaitent la bienvenue, profèrent de belles paroles, s'enquièrent de ma santé, de celle de ma famille, de ceux de mes voisins là-bas, de

ceux que j'ai vus. Elles expriment de belles intentions à l'endroit de leur enfant et de l'être humain que je suis, formulent des vœux de paix, de prospérité et de longévité. Dans cet acte de parole, l'information compte moins que la vertu cathartique du verbe qui fait du bien au foie et au cœur.

Samedi 15 décembre 2007

C'a y est. Je ne sue plus à grosses gouttes dès que je fais quelques pas. Mon métabolisme s'est réadapté au climat sahélien. Mon verbe et ma gangue aussi, je me surprends à être impitoyable lors des inévitables *wahalé* (séances de marchandage) avec les taximans et les vendeurs de bricoles en tout genre. C'est étrange, de vieux réflexes remontent comme d'une longue veille. Comme un vieux sac dont on avait perdu l'usage, et dont le temps a assoupli les lanières, élargit la capacité, bruni et endurci la toile de jute.

L'amour est blessure. Son goût tient de l'aigre-doux du *maad*, ce fruit de Casamance, mâtiné de sucre roux. Il est un possible jamais complètement réalisé. Un deuil, dès sa naissance.

Il est cet écho qui sourd de cette cavité condamnée *ad vitam aeternam* à la béance.

Mercredi 19 décembre 2007

Life is going on. Rivers to cross, challenges, joy, pain

But

Peace is coming, slowly but deeply.

Jeudi 20 décembre 2007

Je regarde le monde d'ici. Cette nouvelle perspective change fondamentalement les choses. Désormais, c'est à partir de mes yeux et derrière ceux des miens que je perçois le monde.

Jeudi 27 décembre 2007

Cela fait une semaine que je suis à Orléans. Je suis venu rendre visite à la famille. Les enfants n'étaient pas au courant de ma venue. J'ai pu mesurer l'éboulis de joie soudaine que cette surprise a déclenchée chez eux. Je suis venu avec des paquets d'énergie que j'espère injecter à la famille pour qu'elle tienne jusqu'à l'été. Ici c'est l'hiver. Il fait froid, mais surtout la vibration dans l'air est de mauvaise qualité. Les cœurs émettent à très basse fréquence. Une communauté qui s'émiette, un sentiment désolant de débandade généralisée. Mon frère, O Youngatt*, celui qui tient compagnie*, a mérité son nom. Il a veillé avec soin sur ma petite famille. Il manque dans cette communauté des porteurs de bonnes paroles. Des personnes qui assument la difficile et ingrate tâche de *religare* quand les égoïsmes et les lâchetés désunissent et hachent les liens patiemment tissés. Je suis toujours désolé de voir la vitesse à laquelle la gangrène pourrit tout sur son passage.

Ce matin, avant d'aller courir, Ali Didoune le *témoin* est passé me voir. Malgré la joie de nos retrouvailles, je sens sa déception de n'avoir pu m'atteler à sa cause. Il doit penser que le temps lui a manqué pour mener à bien sa mission. Ali le tenace ne renonce pas, il me suggère d'installer skype sur mon ordinateur à Saint-Louis afin que l'on puisse continuer à *discuter*.

Je cours autour du stade la vallée. Mes foulées retrouvent ce tartan rose frais qui a épuisé mes fatigues ces dernières années. Dans la brume de l'hiver, le chemin sous mes pas est clair et dégagé. Même l'allée de buissons touffus qui borde le terrain a été taillée. Sous ma foulée se dessine une longue route dont j'aperçois les crevasses et les plaines étalées. Savoir désormais où l'on va change radicalement le tempo et le rythme des choses. J'effectue les gestes du budo lentement et profondément. Mes pas ne se hâtent plus. Résolument, désormais ils vont.

24 janvier 2008

Parfois, ici, la vie sociale est à l'image des routes de ce pays, pleines de crevasses qu'il faut éviter.

Il est de ces moments où tout s'accorde. Une paix soudaine advient. Sur la pointe des pieds, elle pénètre la demeure de votre être. S'élève alors un sentiment de gratitude envers l'existence, les cieux, l'univers, les orishas, Dieu.

23, 24, 25 mars 2008

J'aime cette manière de découvrir les villes. Y élever le rythme cardiaque, coller à la rue, au sentier, au béton : y courir. Découvrir les rues, les bâtisses, les angles morts, les patios fleuris, l'espace pour déployer bras et jambes.

Ici tout est propre, lisse, même la révolte est encartée, affichée à des endroits réservés pour. Elle ne déborde pas. Elle a l'allure d'une pub de lessive. Sur un fond bleu d'océan : « OMC arrêtez les subventions pour la pêche ». Elle est ce trait sombre qui donne vie et mouvement au tableau trop propret.

Un jour du temps imparti

C'est le printemps. Naïssan est là. Primevères, jonquilles…

Mon Helvétie, son cœur de princesse nubienne, son corps d'aurore du Nil, vingt mille cantons que mon âme brulante pèlerine. Pèlerinage à la Mecque de l'Amour. Médine est belle, mais il va falloir prendre le chemin du retour. Celui qui reflue à la source. À la source de Tout, à la source de l'Amour.

Du passage au paradis les âmes gardent une trace indélébile. Le fond du regard en est irrémédiablement affecté. Tapissé par un halo de lumière qui désormais réfracte les ombres du monde.

Montée au Salève. Neige silencieuse. Paix, paix redoublée, paix, paix, paix.

UN JOUR, LE NIODIOROIS M'A DIT!

Qui écoute apprend
Voilà su ce que tu ne savais point.
Ce que tu savais déjà, voilà que tu en fais autre connaissance.
Quant à ce que tu croyais savoir, te voilà sorti d’une longue nuit.

De la Vérité

Sachez la vérité, mais ne la dites qu'en temps utile.

Car toujours dire les petites vérités empêche de vivre les grandes.



Il est des manières de faire savoir que l'on a raison qui nous en font perdre le bénéfice.



Saisir la vérité de l'instant.
Saisir la vérité mouvante.



Tes vérités intérieures, assume-les, vis-les, tais-les.

Des Hommes…

Les vois-tu se presser aux portes des nouveaux temples, on y échange de l'or contre des chimères ?



Censés vivre pour le sublime, des chiens qui se déchiquettent.



Ils exhibent leurs fardeaux. Les prennent-ils pour des couronnes ?



Leur vieillesse apporte rides et cheveux blancs, parfois amertume et regrets, elle ne rime pas forcément avec Sagesse.



L'homme. Tous les chemins n'y mènent pas.

Curieuse époque…

Curieuse époque que la nôtre, où la liberté est d'être esclave de ses instincts et de ses désirs. Où le plaisir est un tyran qui amadoue et opprime!



Curieuse époque, où tolérer autrui n'est point le reconnaître.



Curieuse époque, où l'intelligence est de savoir être du bon côté,

Où l'outrecuidance est d'oser laisser échapper le cri de l'âme,

Où la bienveillance est commerce qui rapporte.



Curieuse époque, les joueurs qui refusent de tricher sont exclus de la partie.



À l'ère de la firme, les poètes louent leurs rimes à Mir et Atlantis qui s'arriment.



Semble-t-il, l'œuvre de l'homme est finie. Ils y sont arrivés quand ils ont cloné Doly.

Et pourtant, les trouvères de naguère trouvèrent la vie éphémère, l'œuvre de l'homme futile, quand il n'en était pas le but ultime.

De la Vertu

Le premier homme qui entra en *enfer* fut un être conscient de sa vertu et imbu de sa piété.



Le premier homme qui entra au *paradis* fut un être qui refusa d'y aller seul.



Contraindre n'extirpe pas le vice de l'âme. Au mieux, il rajoute à ceux existants, la couardise.



Ils désirent l'Absolu, d'immaculé je ne puis me souiller.



Une Vertu n'est que si elle s'ignore.

De la Tentation

Hier, elle prit le visage *d'une* qui m'était interdite.
Tu regarderas, mais tu ne toucheras pas.
Tu ne regarderas même pas, saches baisser le regard !
Tu sentiras, mais tu ne goûteras pas !
Dois-je aussi me pincer le nez ?



J'ai goutté au fruit défendu, j'ai péché disent-ils !
Étrange, je n'éprouve point de remords.
Comment pourrais-je alors me repentir ?

De la Patience

Elle extirpe la lame fragile du fourreau étroit.
Elle est l'eau claire qui fend la roche à l'aube.

La douceur qui ravit un sourire au visage de l'ogre, l'étincelle qui de brindille en brindille devient fournaise ardente.

Elle est la pierre qui se mue en tour imprenable.
Le rêve qui mène au bout du chemin de Miramas.

L'impatient qui, à minuit, part chercher le soleil dans l'hémisphère sud, ne verra point le soleil de la patience poindre et illuminer son âme.

De la nuit, il ira vers la nuit.
Trône du courage,
rien ne résiste à sa douce corrosion.
Recourez à la patience,
car elle est la force des dieux!

Le Destin

Il est le champ aux limites préétablies que tu cultives.
La récolte de deux saisons que t'offre la providence après la disette.

Fruit de ta foi, de ta passion, de ton labeur,
le destin est l'ombre de ta volonté.
Que le soleil l'éclaire au Zénith ou au Nadir,
il n'en sera que plus grand ou plus petit.

Si la marche du soleil ne dépend point de ta volonté,
il est de ton bon vouloir
que ses rayons rencontrent son ombre,
à l'heure où il brille de tout son éclat.

Tu

Ta vertu, est-elle un poids si lourd pour que tu me le fasses supporter ainsi ?



Ton orgueil, une flamme que tu allumes et que tu ne sais éteindre.



Ta satiété, ma faim.



Arrête-toi, dors, réveille-toi, parle avec d'autres mots et tu verras avec d'autres yeux.



Aspire à mieux. Vis ton sort.



Intransigeant avec soi-même et tolérant avec autrui. Pas l'inverse.



Quand as-tu décidé de mettre ton masque et d'attendre la mort ?



Sors de ta claustration et tente la vie.

De l'Art

Horrible serait ma souffrance si elle m'ôtait les sens pour contempler.



La vie valait la peine d'être vécue, ce crépuscule tombant dans la vallée des Arcies, Ewi distillant ses mélodies, comme Ewi jadis…



Lorsque je les entends dire : « J'aimerais vivre de mon art », je leur réponds : « Je ne puis faire autrement que de vivre avec mon art. Il est une nécessité qui vit, habite, et grandit au sein de ma solitude ».



L'art est un passage d'un état de non-manifestation à un état de manifestation.



L'artiste ne se justifie pas. Il altère la somme de l'existant. Désormais, le monde devra compter avec.



Le temps, une éternité rendue invisible.

Rubis, fruit sauvage, vase de promesses, éclosions barbares, suaves.

Feux. Vie.



La poésie a un prix (qui se paye). La solitude, le chavirement et la souffrance acceptés et fermement endurés.



Rentabiliser la beauté, quelle déchéance!

De la trahison

Elle te rattrapera à la halte la plus sûre.



Un homme d'honneur m'a trahi.

Étrange, il ne s'est pas fait hara-kiri.



Élève-toi et méprise leur traîtrise. À la prochaine bise accorde ta confiance à qui ton cœur te dit!

De la justice

Un seul cri de liberté et le mur de l'oppression se fissure.



Nous sommes coupables d'accoutumance.



J'ai partagé mon trésor en quatre, donné deux parts au paysan et deux parts au seigneur. Je fus équitable et le partage fut juste.

La Convoitise

Je ne convoite d’autre empire que moi-même.

Le Chemin

Les maîtres du bavardage haranguent la foule et montrent la voie.
Seul sur le sentier de ta conviction profonde, chemine.



Tu ne le trouveras dans aucun parchemin.
Il se révélera à toi, si tu sais soulever les pans de ton âme.



Ta voie est un sentier qui ne fut jamais emprunté, une herbe haute qui n'attend que tes pas pour s'aplatir.

La Victoire

Toute victoire n'est qu'une victoire sur soi.



Vaincre, c'est aussi vaincre l'abattement et l'amertume de la défaite.



Vaincre, c'est aussi triompher du triomphe.



La victoire du *mal* est de nous avoir persuadés que le *bien* était devenu impossible.

De la fidélité

Elle est rarement là où on la croit.

Elle n'est ni une plaine que tout le monde foule, ni une dette due à la multitude.

Elle est chemin de traverse qui trouve son matin dans la fraîcheur de ton regard.

Toute fidélité est d'abord fidélité à soi.

Ne sois jamais fidèle à autrui, mais demeure fidèle à tes vérités intimes.

Celles-ci sont filles du temps, elles dansent et changent avec les saisons.

Que la fidélité soit ta compagne, même si pour elle, tu dois être infidèle au monde.

Ne crains point la transgression, car transgresser c'est parfois voir au-delà de la lisière des forêts. C'est souvent emprunter le chemin de l'authenticité.

Soi

Si ma paix est là, ma voie est là.



Ici, maintenant, profondément, intensément, définitivement.



Oser la hauteur. Endurer la hauteur.



Oser s'accomplir.



Je suis descendu dans l'arène. J'étais mieux sur les gradins, j'y retourne.



Naître, se dépouiller, renaître. Être.



Pire solitude que de ne pouvoir partager ses peines, est de ne pouvoir partager ses joies. Ce torrent de bonheur que l'on est obligé de contenir devient alors oppressant, étouffant.



Est-on de là où l’on est né. De là où l’on meurt. Des interstices ?



Les états d’âme passent. Attendre.



L’essentiel est inaliénable.



Si je dois t’aimer, laisse-moi t’aimer librement. Sinon tu es un Tyran. Et je ne puis aimer un Tyran.



Si je ne puis entrer avec recueillement, ferveur et humilité dans la demeure de la prière. Je reste à la porte.



Tu m’as dit, il m’a dit, on m’a dit, j’écoute l’océan insondable au fond de mon âme.



Tuer la part faible de la générosité.



Le verbe m’a été donné comme une grâce et un fardeau. La parole me fut refusée. La langue abrupte et le gosier étroit. De Démosthène j’ai rêvé, ma volonté l’a libéré, mon chant l’a sublimé.



Atteindre ce qui est permanent.
Puisque rien n’est permanent, se fondre dans le mouvement.



Au cœur de la nuit, nous sommes tous aveugles.



Villes où je ne puis flâner en paix le long des trottoirs. Bouledogues et bergers allemands m’arrachant de ma douce torpeur.



L’amitié sauve des idées fixes. L’amour des pesanteurs.



Il n’est point de barbarie qui ne se soit fardée de civilisation.



Ni ressentiment, ni culpabilité, continuer son œuvre avec exigence, persévérance et calme.



Lorsque l’on monte, on ne peut être une échelle.



Tout parricide est un tyrannicide.



Durant les périodes calmes, faire provision de force. La vie offrira certainement des aspérités.



Cheminer sur le fil du rasoir, résolument, en équilibre. La capacité de charge est maximale. Un gramme de plus et on tombe dans l'abîme. À ce moment-là, ne pas porter autrui est vital.



Lorsqu'une pièce est éclairée, sa poussière devient visible.



La liberté d'un phare est de s'assombrir.

SUITES ININTERROMPUES…

Une feuille d'arbre virevolte et tombe. La vie est ce temps entre la césure et l'affaissement sur le sol mouillé d'une terre meuble. Un chevalier du Moyen Âge qui ne comprend pas que l'on fasse autant de foin parce qu'un homme a voulu hardiment une femme. Un homme dans un vêtement de fer, court comme huit chevaux et parcourt en 3h15, 300 km, le pied collé à un champignon. Un être qui sent la vibration essentielle et fragile de sa vie : organique, sensible, biologique, sociale, cosmique.

Un être écrit, témoigne de son expérience de vie, la sort de sa solitude, celle-ci se transformant en vie chez celui qui se l'incorpore ; s'indurant ainsi, se renforçant ainsi, se faisant plus ancien, procédant ainsi de tous, se sachant mortel, faisant face au mystère et à l'inconnu devant soi.

Un homme détenant une sagesse en avance sur sa vie, aspirant à la ralentir par la blessure d'une lucidité. Un homme à la croisée de tous les chemins, un homme déphasé, un homme *horsphasé.*

Les vents me battent. La pluie me baigne, des journées entières durant. Des fourmis magnans arpentent les craquelures de mon écorce, en gravissent les sillons. Des pies nichent sur mes bras. Parfois, le dos d'un passant, la lame d'une hache, le désir de fraîcheur d'un couple vivant de tourtereaux, l'immobilité est ma station. Je ne peux me soustraire au danger, ma survie dépend exclusivement de la bienveillance de mes frères du règne vivant. La mort me guette de partout. Par les airs, elle s'appelle foudre. Par la terre, hache du bûcheron, scie, tronçonneuse. La station que j'ai acquise dans ce monde est l'acceptation.

Je suis fatigué, je vais me coucher jusqu'à demain.

À l'aube, un petit vent fait bruisser mes feuilles. Des profondeurs de la terre montent les sucs qui me nourrissent. De mes bras s'envolent les pies vers leurs pâturages azurés. Les fourmis magnans ruissellent toujours le long de mon tronc, têtes penchées vers le sol.

La vertu d'une sagesse, quelque soit le fou ou le saint qui la porte, l'écrivain ou l'artiste, est d'aider à vivre hic et nunc. Le reste, blablabla… bla!

Asseoir la beauté sur ses genoux, comme l'ami errant, la trouver amère et l'injurier. La paix profonde est un souverain bien préférable à la servitude qu'impose la beauté. Est-elle de ce monde ? Oui, disent les éveillés : les quatre nobles vérités, l'octuple chemin, les trois refuges… une quête et une reconquête en somme. Hum ! Tout ceci est très bien, mais qu'est-ce qui est prévu pour les dilettantes ? Une soudaine ouverture au tout…

Des pupilles suivent le tracé de mots qui se cognent à la fin d'une ligne. Des signes qui font sens dans une conscience qui s'élargit, des seins qui ballottent le sang chaud d'une vie.

Accorde-moi la paix, peu importe par où elle vient, na jaar fimu war a jaar, pour des vies et des vies, qu'elle culmine en une extinction de la soif et en un non-retour : parinirvana.

J'ai longtemps préféré le bonheur à la sagesse ; renoncer au bonheur me semble néanmoins une sagesse plus grande, mais hélas je continue de préférer le bonheur à la sagesse. Renoncer au bonheur me semble toujours une sagesse plus grande. Il suffirait pourtant d'un pas. De côté. Le ciel étoilé est là pour témoigner de la solitude lumineuse.

La Taverne a fermé ses portes. Amina est partie au Maroc, je ne sais ce qu'est devenue Souad. Kiné, quant à elle, est repartie sur Dakar. Ce long couloir surplombé d'une cour ouverte sur le ciel où nous buvions du thé avec Moro, Silla et Doudou a mis la clef sous le paillasson. Les concerts de Mama Sadio dans une ambiance indescriptible, le son de guitare de Ngam unique et impérial, l'application de Tapha le batteur, le groove de Bécaye, le bassiste aux lunettes trapézoïdales. Les somnambules errants Maurice

Ndiaye et Mbaye Sarr l'ancien officier, toujours *éthylisés*, mais toujours extralucides, peut-être ont-ils atteint la supraconscience que cherchait Sri Aurobindo. Mbaye Sarr, une monumentale intelligence confinée dans le réduit d'une école de formation. Les confluences ne sont que pour un temps. Un lieu ferme et tous les fleuves reprennent leurs cours. Les âmes se dispersent et se cherchent de nouveaux lieux d'accroche, de nouveaux espaces de coalescence.



Elle regarde l'amour de loin. Elle y consent plus par apprentissage d'une donnée incontournable que par passion. Elle s'y essaye comme on s'essaye sans conviction à un des multiples jeux de la cité ; devant lui payer un jour son tribut, elle s'emploie à en connaître les tours, les mimiques, les secrets, les abîmes…



Lorsque les adultes refusent de grandir et se cherchent un père, ils se créent un Dieu le père avec tous les attributs d'un chef d'une tribu patriarcale.



Les trois quarts des coups de fil que je reçois n'ont pas pour objet de prendre de mes nouvelles, de savoir comment je vais, juste comme ça par bienveillance ou par souci d'autrui. Sollicitations diverses, demandes, attentes, récriminations parfois… Je me dis par moments que je m'isolerai de la meute que je me sentirai mieux, plus vivant, débordant d'énergie, plus fécond. Par les temps qui courent, le commerce avec les siens est devenu un exercice à tonalité fortement utilitaire, une pratique en mal de *convivio*, plus encore depuis qu'existe ce bracelet électronique que l'on appelle téléphone portable. *Where is the love to be found, instead of concrete jungle ?*



Écrire le silence, avec un langage assonant que le livre assourdit. Le silence n'est pas absence totale de sons, mais présence de sons qui ne bavardent pas.

Je suis à un endroit qui pourrait ressembler au paradis tel qu'il est décrit dans le coran : jardins, fleuves qui coulent en contrebas… *khalidina fiha*. Je lis *Une saison en enfer*. Il ne manque que les houris aux yeux de cauris. « Jadis si je me souviens bien, ma vie était un festin, où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux – et je l'ai trouvé amère – et je l'ai injuriée ». De cette matinée au paradis de Djilor, de là où les lamantins vont boire à la source de Simal, j'écris à un ami ces quelques lignes :

Cher ami,

Je suis à Djilor et je t'écris devant un bras du fleuve Saloum. J'y suis arrivé hier vers 19h. Je me suis arrêté pour la nuit chez une amie, Anne Catherine Senghor, qui tient un campement écolo et littéraire qu'elle a nommé « La source aux lamantins ». Je continue aujourd'hui sur Niodior. C'est un magnifique endroit. De temps à autre un soleil franc troue la mangrove et les palétuviers et m'oblige à plisser les yeux. Tous les bruits de la nature sont présents, dans leur puissance phénoménologique. Des sons purs, dénués de toute intention signifiante. Je songe qu'un tel rapport simple à notre environnement est devenu hélas un luxe. Je sens que tu n'abdiqueras pas facilement et que comme dis Nietzsche, tu ne te résoudras pas à une réponse « grosse comme un coup de poing ». D'ailleurs ce n'est même pas le but, te faire abdiquer à quoi que ce soit. J'aime ton exigence en toute chose. Demeurer le disciple de sa propre compréhension des choses me semble une voie juste. Il s'agit simplement d'indiquer (de partager) des sentes que d'autres ont empruntées en trouvant, au bout de celles-ci, une paix. Peut-être celles-ci te conviendront-elles ? Peut-être faut-il que tu aplatisses les herbes

hautes de ton propre sentier. Camus dit dans Noces qu'il s'agit d'entreprendre la géographie d'un certain désert. Et ce désert singulier n'est sensible qu'à ceux capables d'y vivre sans tromper leur soif, c'est alors et seulement qu'il se peuple des eaux vives du bonheur. Oui je ressens les effets d'un karma positif :-)

À bientôt

Bobin, Dany, Bachir, Rodney, Boris… peu importe, celui que je lis actuellement occupe mes pensées. Pour que l'hospitalité soit complète, il faut que je le laisse repartir, s'en aller, remballer ses affaires et avec le temps, de sa venue ne subsistera qu'une fleur pour le bouquet final. Celle que je cueillerai de lui concentrera le meilleur suc de ce qu'il m'aura transmis

Ici au dessus du toit, pour équilibrer la vitalité débordante de la ribambelle des gamins de Boussoura par un silence fécond, il me faut une pièce où entre l'air, la lumière, les sons purs de la nature. Une grande table de travail, en bois du pays. Un lit pour la sieste et l'amour. Un tapis clair et sec, un zafu, de l'encens, un bol et un kesa. La compagnie de quelques bons philosophes, celle d'un mystique, d'un poète, d'un romancier, *my favourites things, sira, soutouro, nateikha…*

Depuis l'aube, ils devisent : gentiment, calmement. Cela fait trois mois qu'ils ne s'étaient pas retrouvés ainsi dans la paix d'un petit matin, sur cette île qui les a vus naître il y a plus d'un demi-siècle. À cet âge, à ce moment de leur vie, les retrouvailles sont faites pour parler, deviser paisiblement. Ainsi se décline la volupté.



Ce matin, j'ai décidé de rouvrir un chemin d'accès à ma vie profonde et par la même occasion, j'en ferme d'autres peut-être prometteurs. Malgré mes réticences, j'ai décidé de donner sa chance à la réarticulation positive d'une passion qui s'est essoufflée. Le souffle a désormais changé de côté, peut-être de là où il se trouve désormais, il rafraîchira à nouveau. Prééminence du connu sur la nouveauté radicale ? J'hésite encore, j'ai stocké le message qui scelle ce retour dans ma boîte crânienne, retardant ainsi le moment de son envoi, me laissant encore ces moments gros de possibilités avant la plongée. J'ignore quelles seront les conséquences de l'acte que je m'apprête à poser dans les prochaines semaines de ma vie. Je mesure combien les choix que nous faisons ont toujours leur part d'ombre portée.



Une histoire de terres de la famille des Mbine Samba. Les grands-pères et les grands-oncles se sont servis en nous oubliant, nous autres qui habitons en ville. Dans ces cas-là, les absents ont toujours tort. Ils se sont taillé des jardins vers *A PECC* et se sont réservé le reste des terres pour leurs cultures. Ils avaient décidé que sur ces portions restantes, aucun jardin ne serait plus désormais octroyé à quiconque. Mon père a demandé à ce que nous soyons rétablis dans nos droits. Nous qui ne cultivons plus la terre, si nous n'avons pas de jardins, nous serons lésés. Soit ils nous laissent nous servir, leur a-t-il dit, soit ils acceptent que leurs jardins soient redécoupés afin que nous obtenions les portions de terre qui nous reviennent. C'est une histoire de terres, les hommes se lèvent. Mon oncle Birama Koûtia, mon père et moi allons sur le site faire le tracé de la parcelle que mon père a décidé de *prendre*. Je marche entre eux, les dépassant d'une tête, eux me dépassant par leur conviction à ne pas se laisser faire. Arrivés sur les lieux, entre les baobabs, les « neews » et la terre de ceux de Damaal, « je vais prendre grand »,

lâche mon père. Une servitude de passage est laissée au milieu du terrain qui doit faire à vue d'œil cent quatre-vingt-dix pas sur autant. Dans la semaine, des poteaux en ciment délimitant l'espace seront plantés. Les piquets en bois soutenant des filets s'arrachent et se déplacent facilement.

Au retour nous passons par le littoral devant le baobab habité par le génie *o ngonoli*. Ce dernier n'a jamais aimé que le vendredi après-midi les hommes viennent s'y promener. Il aimait à tenter chacun selon ses désirs les plus secrets. À l'un, il faisait miroiter des nattes de prières, à l'autre des vêtements. Mon père et mes oncles se rappellent d'histoires plus vraies que nature le concernant. Qui y coupait du bois et l'amenait chez lui voyait sa maison immédiatement brûler. Parfois, il laissait quelques billets de banque au sol que les passants avertis ne touchaient point. Un américain, peace corps, qui prit le nom de Idy Ndong et qui avait contrevenu à ses règles perdit la tête et fut rapatrié chez lui. Le génie de o ngonoli eut même maille à partir avec le vieux Saliou. Un jour, le grand-père en désherbant son champ, mit le feu par inadvertance à son sanctuaire et en brûla une partie. Il tomba gravement malade. Pendant que l'on s'affairait à le remettre sur pied, tous les soirs o ngonoli venait à Boussoura, s'asseyait sur un tabouret à côté du lit de Maama Ami, qui prenait soin du vieux Saliou et lui disait : Bo neen rek (en demeurera-t-il ainsi ?). Ce qui voulait dire, ai-je irrémédiablement perdu la partie de mon sanctuaire envolée en fumée ? Ne serais-je pas dédommagé ? Des galettes de mil, des libations et des victuailles diverses furent données en offrande pour qu'il acceptât de pardonner l'offense qui lui avait été faite. Maama Saliou se rétablit peu après.

Niodior a changé, me disent mon oncle et mon père. Les hommes ont peu à peu repoussé les génies qui habitaient les lieux, plus loin dans la forêt. Longtemps ils ont cohabité avec eux, chacun respectant le territoire de l'autre. Mais progressivement, ils ont conquis leurs espaces.

Une parole qui a perdu de sa fécondité. Ressassée, ânonnée, psalmodiée au fil des siècles, des années, des mois, des jours, des heures, sur tous types de média, plusieurs fois dans la journée, comme si elle devait tout le temps se rassurer de son existence. Une parole dont la plupart de ceux qui l'entendent estiment qu'elle doit les pétrifier dans une fidélité à un passé recouvert par les cendres du temps ; qu'ils doivent nier du temps, la radicale nouveauté, l'inédit du flux des jours qui adviennent. Une parole qui prétend avoir « tout dit » de ce qui devait être dit. Une parole qui arrête la fonction créative du langage : nommer ce qui est, et ce qui émerge toujours, ce qui ne cesse de naître. Une parole n'ayant plus pour but que la récitation : répétition qui au bout d'un moment épuise ses vertus. Une parole inféconde dès l'instant qu'elle prétend ne plus être l'écho du cœur intime et profond de l'homme. Une parole qui dit-on tombe du ciel et, par l'acceptation sans réserve à laquelle elle invite, ploie l'esprit sous sa préséance.

Une parole qui se réclamant d'une sagesse antique manque une sagesse présente.

Hawlaane Noor Frances Sarr-Robbins est un nom qui aurait pu s'échapper d'un roman de Tony Morrison portant sur la saga d'une famille noire du XIX^{e} siècle, propriétaire d'une hacienda en Amérique latine. C'est juste le nom de l'une de mes nièces. Son père est un noir américain qui s'enta un tronc africain, ma sœur cadette. Hawlaane est donc une Afro-Américaine au sens plénier du terme. Déjà à sept ans elle a le sens pratique des Américains. Elle optimise toutes ses actions. Sa mère l'envoie dès qu'elle peut au Sénégal pour procéder à son ré-enracinement. Quelques semaines passées ici en terre africaine, entre ville et campagne, la réinsèrent dans un tissu de sensations, de significations, de sonorités entendues et d'images emmagasinées dont ont espère qu'elles resurgiront plus tard, et qu'elles féconderont son chemin d'hybridité.

Impressions du Faso : 11 septembre 2011

Bobo Dioulasso. Terre rouge du Faso.

Une grande bourgade de quelques milliers d'âmes portées sur des motos, hommes et femmes disciplinés, dans une circulation peu embouteillée. Elles ont toutes ce même geste ; partout, ici, à Dakar, à New York celui qui consiste à relever sans cesse ces jeans tailles basses, pourtant serrés, qui ne cessent de tomber, laissant parfois entrevoir un filet de tissu suggestif. Cette manie est devenue le geste érotique par excellence : mondialisé, planétarisé. Et pourtant, quoi de plus élégant, de plus noble, et de plus mystérieux que le port d'un pagne ? Les filles du sud, d'Abidjan, de Niamey, de Bobo, de Dakar, en plus de ce geste, ont pour leurs amants les mêmes mots doux que ceux qu'elles entendent dans les séries B des chaines occidentales satellisées, rêvent des mêmes intrigues amoureuses *screenées* par les telenovelas brésiliennes ou indiennes. Partout, la même uniformisation des formes que prend l'expression du goût d'autrui. Le même appauvrissement des signes du corps et de l'âme. Peut-être même ont-elles les mêmes mots d'extases simulées ; onomatopées glanées dans des films qui passent tard le soir sur ces mêmes chaînes et interdits au moins de seize ans. Au cœur de cette culture appauvrie par un mimétisme effréné, frappant jusqu'aux portes de l'intime de soi, les filles de nos pays ne savent même plus dire dans leur propre langue leur volupté.

Un campus à quelques kilomètres de la ville, au bout d'une route aux abords reboisés afin de rendre ce sahel plus vert. Un programme de troisième cycle interuniversitaire regroupant les meilleures des jeunes pousses restées sur le continent et provenant de dix-huit pays différents. La sélection fut rude, les terres choisies devaient être fertiles. Des professeurs confirmés et des jeunes

agrégés du continent sont ici pour bêcher ces esprits, y planter les bonnes graines afin que le jour se lève à nouveau. Pas de temps à perdre, le message doit être précis et fécond : voilà la mission.

L'hôtel Auberge dans lequel nous sommes descendus est une vieille gloire. Murs un peu défraîchis, mobilier en résistance, combinés téléphoniques à remiser dans un tableau d'Andy Warhol. Pourtant, au détour d'un matin près du bassin central, une lumière qui se réverbère sur une pierre ocre, un charme désuet dont l'insistance vous touche. Une beauté discrète qui ne s'offre pas au premier regard. Lorsque s'y ajoute la lumière vive d'esprits qui s'animent, des regards qui brillent lorsque les consciences dont ils sont les fenêtres s'ouvrent à une compréhension soudaine, l'abnégation d'un fonctionnaire, la gentillesse d'un réceptionniste, s'amoncellent ainsi tous les ingrédients d'une joie qui grimpe calmement les étages de votre être.

Une pluie soudaine transforme les rues en torrents de larmes rouges. Gouache grandeur nature. Des rues qui saignent aux pieds d'arbres verts battus par les hivernages de septembre. Impressions d'un Faso austère et intègre qui bourgeonne et silencieusement pousse.

MÉDITATIONS AFRICAINES

Méditer, revenir à soi, à la nécessité de la réflexion, à la lenteur et à la rumination: accepter le voyage intérieur au plus profond de nous pour mieux ressurgir, libérés des peurs afin de regarder sereinement la vie. Écrit à la manière d'une longue promenade le long d'un fleuve, le livre se compose de formes brèves: journal, pensées, aphorismes, paraboles, fragments de récits. Felwine Sarr nous offre cet exercice salutaire de ces *Méditations africaines* pour trouver la lumière.

Né en 1972 à Niodior, Felwine Sarr est écrivain, auteur-compositeur, interprète et enseignant-chercheur à l'Université Gaston Berger à Saint-Louis du Sénégal.

MÉMOIRE D'ENCRIER .com